

*Le premier hebdomadaire des faits-divers*

7<sup>e</sup> Année - N° 288

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

3 Mai 1934

# DÉTECTIVE

## ÉVADÉS A PARIS

Condamné au bagne à perpétuité pour le meurtre d'un chef de train, Steffen s'était évadé de la Guyane. Il vient d'être arrêté à Paris pour filouterie d'aliments.

Lire, pages 8 et 9,  
la dramatique enquête de  
notre collaborateur M. Lecoq.







#### IV. (1) — DANS LES CAMPAGNES HALLUCINÉES

UNE automobile s'est arrêtée devant la mairie. Trois policiers en sont descendus. Qui ne reconnaît, de très loin, dans les bourgades et les hameaux de France, la « mobile », les policiers du mystère ?

Quelle que soit l'heure où ils arrivent, les solitudes hallucinées reprennent vie, les maisons endormies s'animent. La « mobile » ? Un pillard de village, un assassin est traqué. Une région tout entière va retrouver le repos.

Leurs torpedos poussiéreuses ne sortent pas toujours du dernier Salon. Brûlées par le soleil, patinées par les pluies, elles sont faites pour les chemins défoncés, où ne se rencontrent guère que des autos paysannes. Eux-mêmes, ils ont souvent une apparence curieuse, avec leurs houppelandes fatiguées, leurs chapeaux bosselés, leurs vêtements de voyage sans luxe, leur visage recuit de coureurs de route.

— C'est au bout du chemin que « ça » s'est passé, dit un paysan. Je vas vous conduire...

Un drame commence : la lutte de la police avec un mystère. Un mystère que chacun voudrait voir dénouer, sans y aider beaucoup, car notre paysan, méfiant, sait que les policiers passent et que la rancune des coupables peut être éternelle. Dans le Nord, un témoin est taciturne ; il est dubitatif en Normandie — « p'tête ben qu'oui, p'tête ben qu'non ! » — ; il se réserve dans le Lyonnais ; il parle trop en Provence ; il est têtue et « renfermé » en Bretagne ; presque partout, il se tait, ou il ment, par prudence et par crainte.

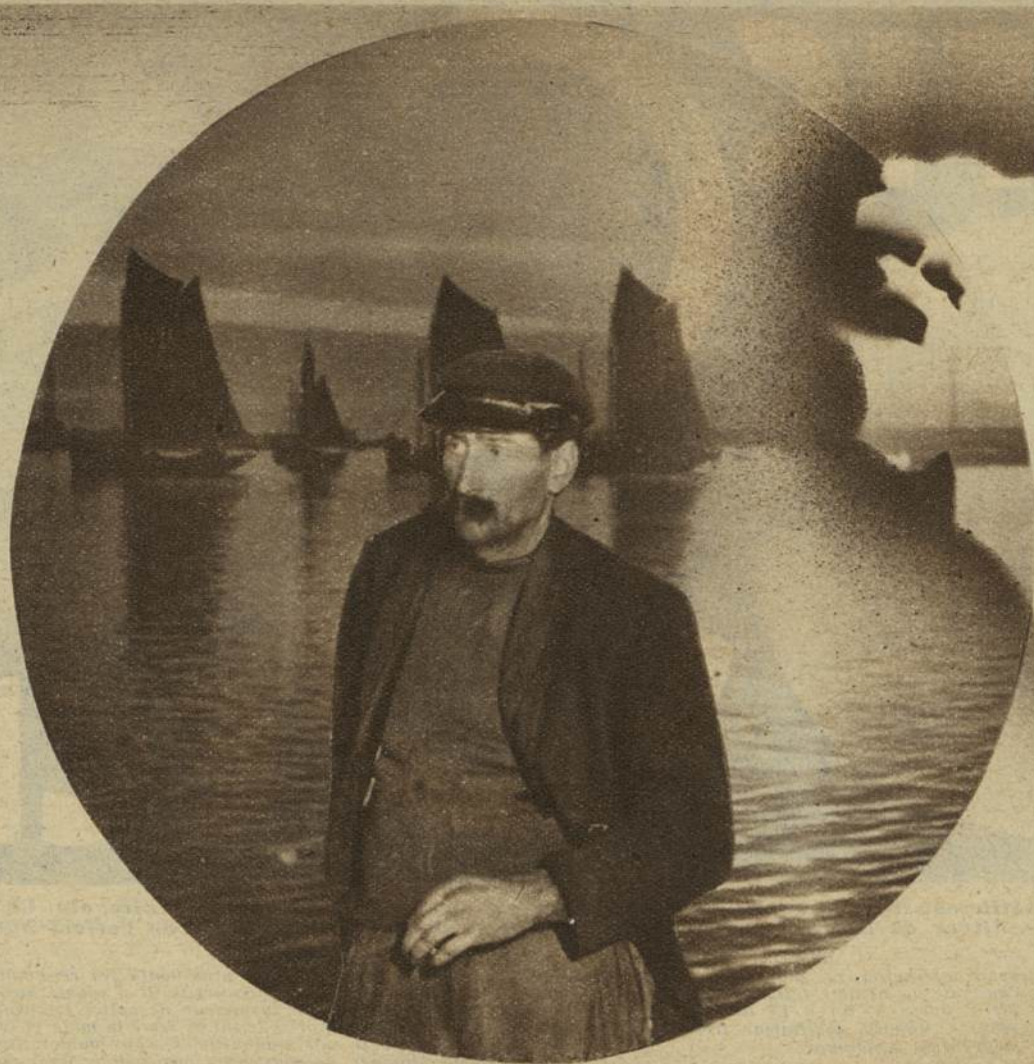
J'ai suivi, du Nord au Midi, la police du mystère. De Halluin-la-Rouge à Denain, à Lens, à Douai, je vis les villages de mines et de hauts fourneaux, les camps de Babel des ouvriers étrangers, les estaminets où, dominant les conversations en patois, monte la voix pérorante d'un Russe, d'un Kabyle, d'un Polonais, d'un Italien exilé. J'allai de là vers les montagnes brûlées du Midi et les drames de la Gironda. Partout j'ai remarqué, bien qu'elle eût des formes différentes, l'hostilité faite de terreur de l'habitant des campagnes pour les policiers qui le défendent.

On redoute leur organisation puissante, comme si elle ne pouvait que broyer, comme si on craignait sa force immense, une force qui peut mettre en mouvement toutes les autres polices, qui a des relais dans toutes les villes, dans les ports, aux frontières, au delà des frontières, qui ne paraît avoir besoin de personne, tant elle paraît faite de sorcellerie et de contrainte...

Ils vont, viennent, interrogent, perquisitionnent, sont partout en même temps et leur auto complète l'illusion d'une rapidité que rien n'arrête. Qui, mieux qu'eux-mêmes, pourrait fournir les bases d'une géographie criminelle de notre pays, car le visage de la France est divers, comme ses mœurs, quand on ne veut le voir que sous l'angle angoissant du mystère et du crime ?

Le Nord ne me révéla rien, que les derniers vestiges des bandes qui le dévastèrent autrefois et dont des étrangers, des Polonais, ont, depuis quelques années, pris la tête, comme ce Wladec qui fut partout, dans tous les départements, de la mer aux plaines de la Normandie, et qui s'arrêtait au petit bonheur, dans les fermes isolées, pour y tuer les vieillards qu'il volait. Le mystère y fut, pour moi, borné à des rixes de valets de ferme, à des querelles

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 283.



Dès qu'un drame mystérieux éclate, chacun voudrait le voir élucider, sans y aider beaucoup. En Bretagne, par exemple, le témoin est têtue et « renfermé ».

besogneuses. On m'apprit, cependant, entre mille drames, une histoire qui est à peu près inconnue. Il y a quelques années, la Brigade mobile du Nord eut à enquêter sur la mort inexplicable d'un Lillois qui occupait un poste de valet de chambre dans le château d'un industriel considérable. L'enquête n'eut pas de conclusion, car l'industriel mourut pendant qu'on la fit et l'affaire fut classée. Elle démontra cependant un état d'esprit qui ne peut s'expliquer que par une apreté consécutive à l'absence de soleil. Pour hériter de sa femme, l'industriel, qui, pervers, entretenait un commerce amoureux avec son valet de chambre, avait persuadé à cet homme de devenir l'amant de sa femme et la lui avait fait empoisonner. Il s'était ensuite débarrassé d'un témoin gênant...

Je m'attardais en Normandie. La Brigade mobile de Rouen est dirigée par M. Platet, un vieux policier. De sa juridiction dépendent cinq départements : la Seine-Inférieure, l'Orne, l'Eure, le Calvados et la Manche. Il a une vingtaine d'inspecteurs à sa disposition, toujours en route, deux automobiles. Il eut à s'occuper, l'autre année, de la résurrection de Serge de

Lenz, le gentleman-cambrioleur qui dévalisa si gentiment, à Dieppe, l'hôtel médiéval de M. de Guise-Hyte, son ami. Cela, me disait-il, était exceptionnel dans son état de protecteur des solitudes normandes : il n'avait à se préoccuper presque uniquement que des drames, assez simples, de l'ivresse, de l'intérêt ou de la vengeance, aussi nombreux qu'ils étaient de peu d'importance. Il m'en donna une nomenclature impressionnante. En treize ans, lui et ses inspecteurs ont eu à intervenir dans 315 affaires d'assassinats, meurtres et tentatives de meurtre, 50 infanticides, 320 incendies volontaires, 133 affaires d'avortements, 60 viols, 68 outrages aux mœurs, 40 affaires d'excitation de mineurs à la débauche, 59 blessures par imprudence, 23 détournements de succession, 2.300 cambriolages...

Nous allâmes retrouver un de ses commissaires, M. Teyssonnière, qui enquêtait sur un crime.

— J'ai inculqué à mes collaborateurs une méthode rigoureuse et qui n'a jamais failli, me disait M. Platet. Ainsi, pour examiner une maison et être certain de n'y rien oublier,

j'entre, je commence à examiner le sol à gauche ; mon regard suit les meubles jusqu'au plafond et ainsi de suite. On peut ensuite aller donner la maison...

Sur la cause des crimes qui ravagent les villages normands, il avait fait des remarques étonnantes.

— Ainsi, me dit-il encore, dans une affaire de meurtre dont le caractère de sauvagerie me surprit, je pensais à savoir ce que le meurtrier avait pu boire. C'était un nettoyeur de cornues qui vivait dans une auberge et j'appris que son fusil emportait chaque jour, dans son usure, quatre litres d'un café composé mi-partie d'alcool et de café — quatre litres d'alcool et quatre litres de café — une dose à tuer un homme !

L'alcool, c'était la cause du crime de Langres, où deux manœuvres, Bréard et Delesclap, tuèrent et dévalisèrent leur ami Hauchard, après l'avoir fait boire, et de bien d'autres meurtres.

Nous passâmes par Saint-Philbert-Champs, près de Lisieux, où les policiers du mystère de Rouen ont eu, il n'y a pas longtemps, un très beau succès. On y a trouvé dans une maison isolée, Mme Grignola, femme d'un palefrenier du haras de Noisy. Elle laissait deux petits. On la trouva la gorge tranchée, au milieu de la chambre levée.

— Une cabèche coupée, dit, sans penser à un des commissaires de M. Platet, M. Teyssonnière, cela, c'est signé d'un Arabe ou d'un Algérien...

Une heureuse hypothèse, au début d'une enquête, compte toujours beaucoup pour l'explication d'un crime énigmatique. L'hypothèse de M. Teyssonnière se trouva confirmée. Un Arabe, Bedral Rabah, avait fait quelques mois plus tôt le maçon chez M. Grignola. On le chercha. On le trouva à Lisieux. Il nia et l'on ne retrouva rien d'anormal, dans sa maison, qu'un veston noir dissimulé entre deux matelas, ce qui, dit-il, était son gendarme.

— Il se met bien ; il se paie des smoking...

La fin fut rapide. Le veston appartenait au mari de la victime, M. Grignola. On retourna chez l'Arabe. On y découvrit un revolver et un vieux poêle : l'arme du crime...

\*\*\*

A Dijon, où je passais un peu plus tard, l'activité des policiers du mystère devenait fébrile. En dehors de l'affaire Prince, qui dénoue sur leur territoire et qui les occupe comme d'ailleurs toutes les polices de France, ils avaient bien des énigmes à élucider, où ils retrouvaient la marque des rôdeurs, attirés par un pays riche où, si la vie est dure, la terre est productive et l'argent commode.

Ils parcouraient la Côte-d'Or, la Saône-et-Loire, l'Yonne, la Haute-Marne, et soulevaient d'étonnements en étonnements.

On me raconta là trois histoires bien caractéristiques d'une activité qui n'est pas tout simple et qui ne tend pas seulement à rendre possible l'application d'un juste châtiement à des voleurs et des criminels. Ils réussissent souvent aussi à innocenter des gens, souvent suspects à divers titres, et qui, sans l'existence d'une police scrupuleuse, auraient pu facilement devenir victimes d'une erreur judiciaire.

Par exemple, tout près de Vesoul, une pauvre femme qu'on désignait sous le nom de « vieille Pauline » ayant été assassinée par la Police mobile de Dijon fut alertée.

L'emploi du temps de la vieille Pauline est précis. On l'avait vue, le samedi après-midi, dans les champs où elle était allée faire l'herbe pour ses lapins. Elle n'était pas allée à la messe le dimanche. On savait que, dimanche matin, un petit cousin de la victime, étant allé frapper à sa porte pour apporter un journal, n'avait obtenu aucune réponse et que, en revenant chez lui, comme il faisait part à son père de cette absence singulière, il s'était attiré ce reproche :

— Si on te parle de ça, lui avait dit son père, ne t'en occupe pas.

On soupçonna rapidement cet homme de crime inexplicable. Sa maison était mitoyenne de l'habitation de la vieille Pauline. En outre, l'assassin, pour commettre son crime, avait utilisé un chemin qui n'était bien connu que par les familiers de la fermière. Le chien méchant — de la ferme n'avait pas aboyé. Enfin, ce même homme qui avait une dette de six mille francs à payer le jour du crime, avait acquitté sa dette, sans qu'on sût d'où la fortune lui était venue. Or, à la veille du crime, avait essayé, sans succès, d'emprunter mille francs à la victime.

L'opinion publique le chargea. N'était-il pas acculé à la saisie, quelques jours avant le crime ? N'avait-il pas menacé sa cousine, quand elle lui avait refusé de le tirer d'affaires ? N'avait-il pas fait coucher tôt sa femme et ses enfants pendant la nuit du crime, et n'était pas parti en pleine nuit, de bonne heure, pour une destination inconnue ? Il reconnut les volontiers, devant les policiers, ces faits accablants, mais il nia le crime...

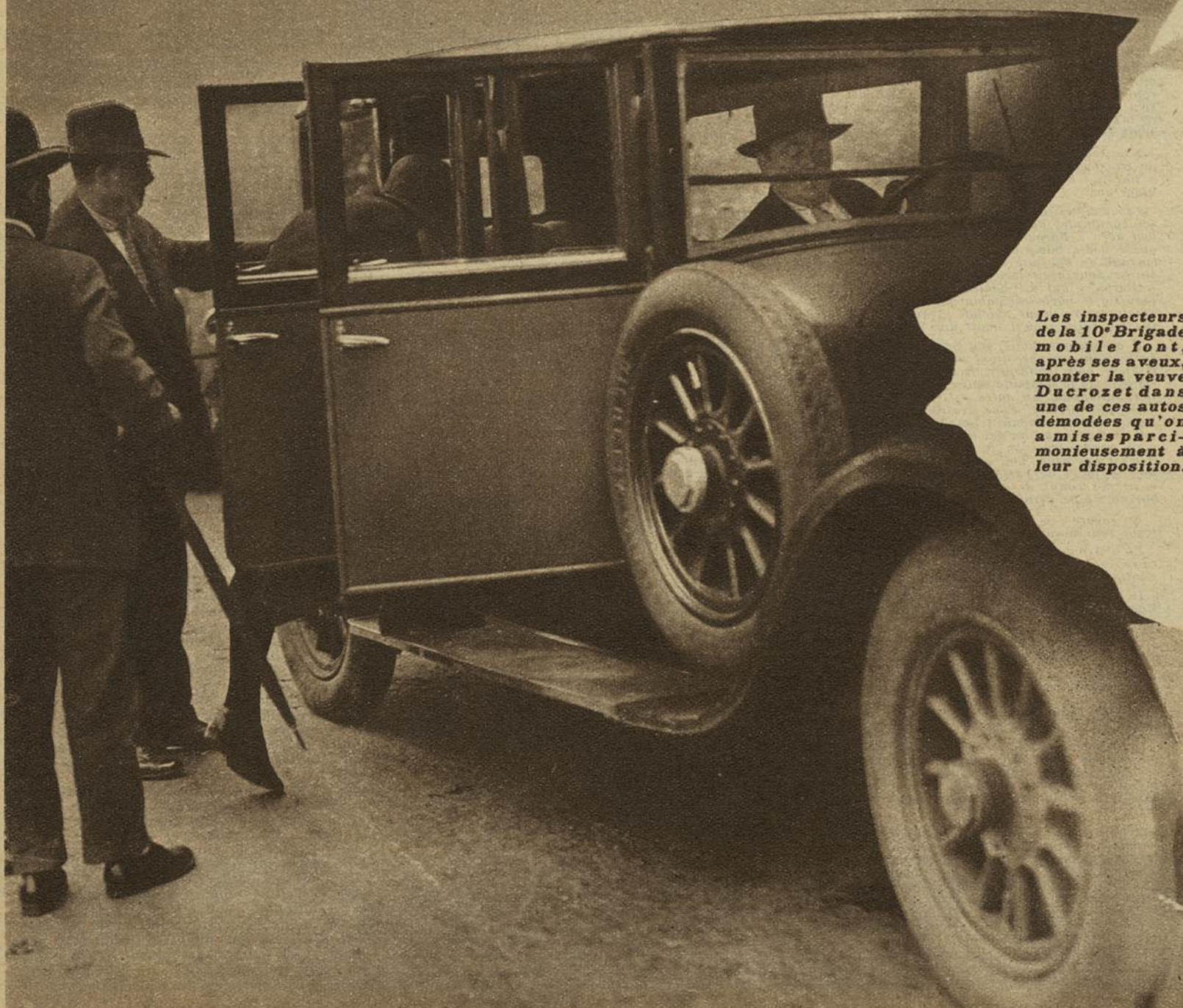
— J'eus la conviction qu'il disait la vérité, dit le policier qui me raconta l'histoire. Notre tâche était malaisée. On nous reprochait de pas vouloir arrêter le coupable... On crevait les pneus de nos autos. Un hasard inexplicable nous mit sur la voie de la vérité.

« J'avais fouillé tous les villages environnants lorsque, dans le cabaret d'un hameau, m'apprit que, le jour du crime, un homme étranger au pays s'était fait, de bon matin, transporter par la voiture d'un paysan et qu'il paraissait mal à l'aise. Cet homme, jeune, portait, bien qu'il fit beau, un parapluie à manche recourbé, et ce qui me frappa, c'est que, à description qu'on me fit de l'objet, je crus reconnaître un parapluie que l'assassin avait vu à la vieille Pauline.

« Nous cherchâmes l'étranger matinal. C'était un employé de la gare de Gray. Nous trouvâmes sa maison. Il était absent, mais, dans l'arrière-chambre, la première chose que nous vîmes fut le parapluie signalé.

« — Mon mari l'a trouvé sur la voie, nous dit la femme du suspect...

« J'abrège ce qui suivit. Le parapluie fut reconnu pour être celui de la victime. L'assassin ne tarda pas à avouer. Il méritait la guillotine d'ailleurs, on l'exécuta. Quand l'assassin eut été arrêté, je fis appeler l'homme que tout le monde soupçonnait, que d'autres peut-être eussent arrêté et je lui demandai de me dire, sous le sceau du secret, toute la vérité sur la façon dont il s'était procuré l'argent qui, le jour du crime, avait satisfait ses créanciers. Il était allé vendre à la foire de Langres deux chevaux qu'il avait distraits d'une saisie et il avait préféré se laisser accuser d'un assassinat qu'il n'avait pas commis plutôt que de se mettre à la merci de l'huissier et du fisc...



Les inspecteurs de la 10<sup>e</sup> Brigade mobile font, après ses aveux, monter la veuve Ducrozet dans une de ces autos démodées qu'on a mises parcimonieusement à leur disposition.

« — Je voudrais vous embrasser, me dit cet homme. Sans vous, c'est ma condamnation à mort que j'entendais. »

J'écoutais d'autres histoires. Un soir, dans un village, un garde-chasse fut tué, tandis qu'il se désabillait, par deux balles de fusil tirées de la route. On soupçonna un braconnier, qui invoqua un alibi exceptionnel : il n'avait pas de fusil. On fouilla sa maison sans rien y trouver. On allait le laisser libre, lorsqu'un policier remarqua que le suspect bourrait de bois le cornue poêle, à chaque instant. On vida le poêle : le fusil s'y trouvait, mi-partie dans le tuyau et mi-partie dans le foyer. Sans cette remarque de bon sens, un coupable échappait à la justice...

La troisième histoire qu'on me conta était bien symbolique aussi. Il n'y a pas très longtemps, près de Dijon, des casernes furent fouillées, et Delespaul accusait deux militaires de lui avoir volé vingt-cinq mille francs, pen-

lui mirent des pommes dans la gorge. On les arrêta parce qu'un détenu mouchard révéla ce détail aux policiers, afin de gagner sa libération anticipée...

Ils arrêtaient Petit-Jean, un évadé du bagne, qui achetait des bateaux, les faisait assurer, puis brûler... Mais ils avaient fait des découvertes plus singulières.

Il y a quelques années, dans une maison du vieil Ancey, une femme, Mme Allègre, fut assassinée. Sa fille, Lucie, découvrit le crime en revenant de la messe. La maison avait été fouillée ; la victime avait le visage taillé par dix-neuf coups de hache.

M. Quillici, qui s'occupait de l'enquête, eut l'idée que l'assassin se trouvait parmi les familiers de la victime. Audacieusement, il commença par soupçonner la fille. Il n'y avait rien contre elle, que des soupçons gratuits et aussi les lettres bizarres qu'elle écrivait à une religieuse de l'hôpital d'Ancey, dont elle était malade et mourante. On obtint ses aveux par surprise.

— Avez-vous commis le crime seule, lui dit M. Quillici, ou avez-vous été aidée par votre frère ?

Elle tomba en syncope et avoua. Si elle avait tué c'était bien seule et parce que la force de l'amour la poussait à voler. Elle expliqua que sa mère lui avait refusé le trousseau qui lui aurait permis d'être admise parmi les religieuses de la Conception, à Ancey, l'hôpital où vivait cette sœur Louise qu'elle désirait...

Nous revécûmes ensemble l'énigme du Bois d'Oingt, qui a fait tant couler d'encre. On avait assassiné au Bois d'Oingt, près de Lyon, un homme dans sa maison, en l'assommant

La « mobile » de Rouen eut à s'occuper, l'autre année, de la résurrection de Serge de Lenz (à gauche)



Dans le Nord, pays de mines où l'homme risque de perdre l'habitude de la lumière, ceux qui pourraient aider les enquêteurs dans leur tâche restent taciturnes.

découvrirent les perceurs de coffres-forts de Saint-Etienne, d'anciens mineurs polonais qui, avec le produit de leurs larcins, avaient pu acheter un car. Ils livrèrent une véritable bataille à des pilliers de gare, que pendant cinq ans toutes les polices recherchèrent...

Cette affaire, plus intéressante qu'un crime, me révéla un nouvel aspect de l'activité des Brigades mobiles. La voici dans sa trame passionnante. On vole, à la gare du Pouzin, 23 balles de soierie d'une valeur de cinq cent mille francs. On apprend peu de temps après que des contrebandiers suspects cherchent à écouler des soieries à Marseille. S'il convient d'arrêter les voleurs, il faut aussi récupérer la marchandise. Un des chefs de la Police mobile de Lyon, M. Quillici, se grime en acheteur ; il convainc un grand moulinier en soie de lui prêter son compte en banque, ses entrepôts. Il fait présenter à l'intermédiaire des voleurs un chèque de 300.000 francs qui leur sera remis à la livraison de la marchandise. Six inspecteurs de police occupent les entrepôts où les contrebandiers vont venir. Ils sont vêtus comme des manœuvres, et se préparent à une chaude bataille. Les voleurs arrivent avec leurs revolvers et des chiens. Ils examinent les lieux, surveillent l'entassement des marchandises, s'en font remettre le prix. L'attaque se déclenche, brutale. Deux inspecteurs commencent par paralyser le chauffeur : « Haut les mains ! » D'autres bloquent la porte, un autre capture le chien. Il ne leur fallut pas s'en tenir là car les autres membres de la bande attendaient leurs compagnons dans un bal, à Oullins, et un des voleurs, ayant réussi

à fuir, était allé les prévenir. Il fallut le gagner de vitesse.

L'inspecteur Barnaud pourrait tirer vanité d'avoir démasqué, en janvier 1933, l'assassin des époux Michaux, d'Aix-les-Bains. Ce misérable avait attiré les deux vieillards dans leur poulailler en leur disant qu'il s'y trouvait des voleurs et, là, il les avait abattus d'un coup de hache. Pour se trouver un alibi, il s'était blessé lui-même, s'était barbouillé avec de la terre, s'était saoulé et s'était lié les mains. Ses ligatures maladroites le dénoncèrent mieux qu'un aveu...

Pour son arrivée à la brigade mobile de Lyon, l'excellent M. Quérillac, chef des policiers du mystère de Lyon, a réussi un coup de maître. Il fit avouer la veuve Ducrozet, qui, pour pouvoir se marier richement, avait jeté dans une citerne son enfant de l'amour, une petite fille qu'elle cachait dans un couvent d'Annonay. L'opinion affirmait le crime : on n'en trouvait pas la preuve. M. Quérillac remarqua que la citerne ne donnait pas d'eau, bien que la saison eût été pluvieuse ; il la fit fouiller ; on y découvrit le cadavre de l'enfant. Alors, et alors seulement, l'horrible meurtrière parla...

— Il fallait que l'enfant disparût, dit-elle. Elle me gênait. Je suis allée la retirer du couvent. Elle pleurait et ne voulait pas me suivre. Je l'ai fait monter sur la margelle de la citerne, puis je l'ai fait tomber dans le trou. Elle a crié...

La misérable racontait cela d'un ton naturel, les yeux secs...

(A suivre.)

Henri DANJOU.

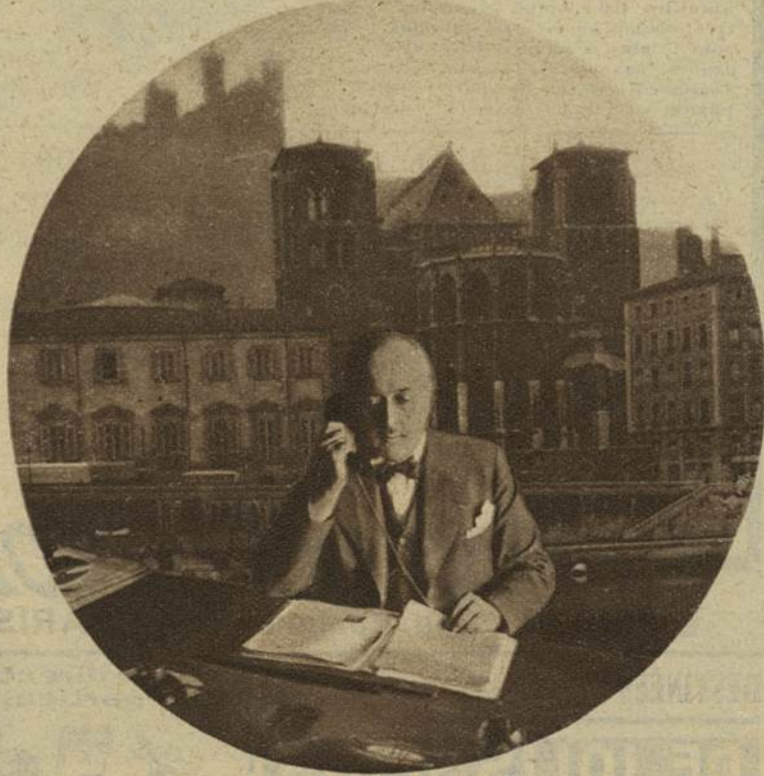
En Provence, au contraire, le témoin ne se fait pas prier pour parler. Il parle même trop, et sa loquacité proverbiale ne sert le plus souvent qu'à embrouiller l'affaire.



# POLICE DU MYSTÈRE

Grand reportage par Henri DANJOU

C'est M. Quérillac (ci-contre) qui dirige avec habileté la police du mystère de la région lyonnaise.



...ant qu'il était allé leur chercher à boire à la cave. On allait arrêter les deux hommes, lorsqu'un policier, convaincu de leur innocence, démontra au cabaretier qu'il avait dû changer de place son magot. Et le magot fut, en effet, retrouvé... La Police du mystère avait sauvé deux innocents.

\*\*\*

Lyon, quand j'y arrivai, vivait dans l'atmosphère que Bonnet, un Landru de fraîche date, a créée et qui nous vaudra, je l'affirme, bien des découvertes imprévues. Tous les policiers de la ville de la soie s'attachaient à élucider ce mystère ; on voyait partout le commissaire Barnaud, sous-chef de la Brigade, à Grenoble, à Saint-Etienne, dans les bourgades du Dauphiné et de la Drôme ; M. Quérillac, son chef habile, prenait la direction des opérations et rendait plus commode les manœuvres...

A partir du petit bureau calme d'un quai de Saône où sont centralisées leurs archives et où les attendent les inspecteurs de renfort, je les suivis partout où l'actualité les entraînait. Placée au centre d'une ville secrète, la Police du mystère de Lyon commande à une région plus secrète encore, où le paysan ne se confie guère et prend ombrage de sa propre inquiétude : la vallée du Rhône, de l'Isère, les plaines de l'Ain, les montagnes de la Loire, de l'Ardèche, de la Savoie, de la Haute-Savoie, des Hautes-Alpes, de la Drôme...

J'ai écouté ce qu'ils me dirent. Une angoisse montait des routes parcourues : le souvenir de bien des drames. Il en était de célèbres comme l'affaire des bandits de la Savoie, Gérard, Passieux et Lénard, qui torturaient les paysans et leur faisaient avouer où se trouvait leur magot, avec des raffinements inouis. L'un viola une femme, qui son compagnon avait tranché la gorge ; — Si tu veux en profiter, disait-il, elle est encore chaude !

Près de Chambéry, ils étranglèrent une femme, pour faire croire qu'elle s'était étouffée, ils

avec un outil de carrier. On avait vu le même jour, dans les parages, un propriétaire de carrière, M. Forter, qui avait contre la victime une haine tenace. On l'arrêta. M. Forter était en effet couvert de sang ; il en avait sur ses vêtements, sur ses chaussures, sur ses mains. Il niait, mais ne pouvait fournir un sérieux alibi... Il n'était pas coupable cependant, et, six mois plus tard, un chemineau arrêté à la suite d'un vol avoua le crime. Le sang qui couvrait les vêtements, les mains, le visage du carrier, c'était son propre sang. Superstitieux comme beaucoup de paysans, il s'était imaginé qu'un jettatore lui avait injecté un mal mortel, l'étrange « bocon ». Pour chasser le « bocon », le jour même du crime, à proximité de la maison de sa victime, dans les champs, il s'était raclé la peau jusqu'au sang...

Tant de drames peuvent-ils laisser ? A Vals-les-Bains, il a fallu que les policiers démontrassent la folie de Pascal, un homme qui avait tué toute sa famille dans un accès de fièvre, qui avait couvert les murs de signes mystérieux. A Nantua, ils ont percé le secret d'une mort énigmatique. Ils retrouvèrent sur la victime, qu'on avait d'abord crue écrasée par un charbon de bois, une blessure faite par un fusil de chasse et, consécutivement, l'assassin... Ils

# FAITS DIVERS

## LA MORT DE L'AVARE



Le cadavre de Vallois gisait sur le sol et la bêche qui avait servi à l'assommer était posée contre la table.

Rouen (de notre correspondant particulier).

NE chambre. Une chambre ravagée comme après le passage d'une armée de pillards. L'armoire est béante, le linge traîne à terre, la literie est bouleversée.

Mais ce qui attire le regard, c'est une petite table, coincée près de la porte. On a posé dessus trois chandelles, pour suppléer la lampe à pétrole défaillante. Et, autour de cette table, quatre hommes.

Le juge d'instruction Clorbulier, le procureur Maurice, le capitaine de gendarmerie Hotel. Tous debout. Et un homme assis qui parle. Il est pâle. La gorge est sèche.

Derrière la porte de la cuisine, le cadavre est là, le cadavre du vieux Auguste Vallois, ligoté, recroquevillé devant la pierre du foyer, avec du sang partout, et un grand bâillon blanc enfoncé dans la bouche et qui lui gonfle les joues.

La bêche qui servait à l'assommer a été posée, le coup fait, contre la table, cette table où voisinent, avec une petite cafetière, deux œufs durs, un quignon de gros pain et des outils de menuiserie.

Le crime a été découvert au début de la soirée. Le coup a été fait le samedi à midi. Le vieux porte encore, en effet, ses vêtements de sortie, qu'il n'avait pas eu le temps de retirer au retour du marché de Bourgheroulde.

Il a été tué comme il s'appropriait à casser la croûte, au bout de sa table. Tué et ficelé.

allés vérifier leurs alibis. Tous trois sont hors de cause.

\*\*\*

Mais on vient d'amener un vagabond, découvert à vingt kilomètres de là, comme il venait de voler un fusil.

— Tu n'es jamais venu là ? L'homme a des yeux de bête traquée, de bête des bois.

— Allez, entre !

Sur le grand lit, le cadavre charcuté, ciré et sanglant d'Auguste Vallois s'allonge démesurément.

L'homme a hurlé. Echappant aux mains des inspecteurs, il tente de fuir.

— Ce n'est pas moi. Laissez-moi. J'ai peur.

Le vieux Vallois possédait des mille et des mille. Mais il les cachait si bien que l'assassin n'a peut-être rien volé.

L'assassin ? Est-ce ce braconnier douteux qui a des crises de nerfs devant le cadavre ? Est-ce quelque rôdeur qui s'éclipse à petites journées, la besace au dos, vers le Perche ou vers le Bocage ? Se cache-t-il dans les bois comme un homme traqué ? Fume-t-il tranquillement sa pipe, au coin du feu, en lisant l'hebdomadaire du canton ?

Le vieux Vallois, si méfiant qu'il fût, a trouvé son maître.

Et les gars du village, prudents même quand ils sont bavards, se racontent, au coin des cours, les prouesses du mort qui, depuis de longues années, ne vivait guère que de café et de « goutte ».

— Il faisait « bouillir » cent litres d'alcool par an.

Et il se meurt à quatre-vingts ans passés.

Et pas de ça !

Gaston FOURNIER.

Rien n'est plus lugubre que cette enquête qui se poursuit dans la nuit, à la lueur des quinquets qu'on a pu réquisitionner chez l'épicier du village.

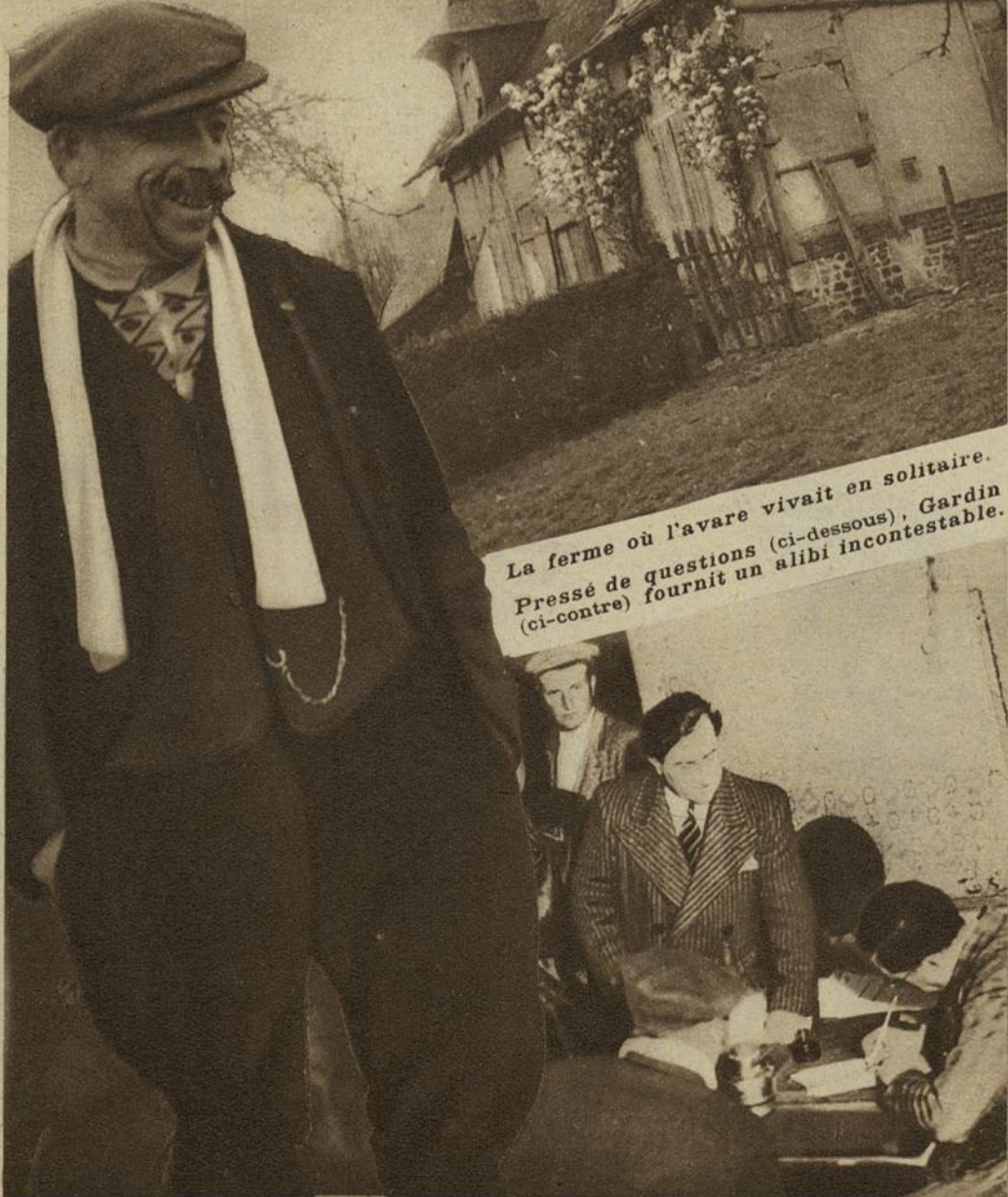
Tout le village dort. Ils sont trois, cependant, dont la nuit sera blanche : Lepieux, Gardin et Quartier.

C'est Lepieux qui a découvert le corps, avec Gardin qu'il était allé chercher. C'est lui qui nous raconte la vie retirée et méfiante du vieux Auguste Vallois, octogénaire cossu, qui vivait seul dans cette ferme isolée. Avec une seule préoccupation : promener son argent de cachette en cachette. Une seule crainte : qu'on le lui vole.

Gardin dépose : il explique qu'il a acheté à son oncle son bien en viager. Mais il ne payait pas la rente. Car l'oncle continuait à toucher les fermages.

Quartier, c'est le plus proche voisin. Il avait loué un herbage à Vallois. Mais ils étaient en procès. Et le bail avait été résilié. L'affaire devait venir le 5 mai. Et la dernière visite de Vallois à Bourgheroulde avait été pour son homme de loi...

Le jour est venu. Les trois hommes sont toujours là. Tout est exact. Les gendarmes sont



La ferme où l'avare vivait en solitaire. Pressé de questions (ci-dessous), Gardin (ci-contre) fournit un alibi incontestable.



Mme Louise Hadeline remercie l'Hindou HAMID de lui avoir ramené l'amour de son mari.

« Je suis allée consulter l'Hindou HAMID. Il a lu mes questions mot à mot sans les voir et les réponses vinrent d'elles-mêmes sur le papier qu'il n'avait pas touché. Il m'a prédit très correctement mon avenir. De plus, mon mari ne m'aimait plus depuis cinq ans et s'éloignait de moi. Avec l'aide de M. HAMID, il me revint en dix jours et il m'aime autant qu'auparavant. Maintenant nous sommes très heureux. J'écris ces lignes avec le consentement de mon mari.

« Louise Hadeline. »

### Consultez le célèbre Hindou HAMID

Il prédit l'avenir d'une façon précise, lit vos pensées, répond d'une façon remarquable à toutes questions. Il donne les remèdes aux ennuis, au désespoir et aux malheurs de toutes sortes.

Consultation complète : 100 francs.

Consultez-le de 9 h. à 12 h. et 15 h. à 19 h. 15, r. Bassano (1<sup>er</sup> ét.) (M<sup>o</sup> George - V). Tél. Kléber 83-26.



A titre de réclame et pour faire connaître les nouveaux modèles de nos montres, NOUS OFFRONS

## GRATIS 500 MONTRES

— aux lecteurs de ce journal — Renvoyez-nous le bon ci-dessous, en joignant, si vous le désirez, 2 frs en timbres-poste et vous recevrez suivant nos conditions une superbe montre de poche au mouvement garanti. Les demandes ne sont reçues que par écrit. Il ne sera donné suite qu'aux premières 500 demandes. Les autres seront renvoyées avec les timbres joints.

ECRIRE :

D BOMA, 85, Av. Georges-Clemenceau, Le Perreux (Seine)

BON à découper :

Nom .....

Adresse .....



## Sensationnel 40 MORCEAUX et un appareil à caisse de résonance

498 francs, payables

Frs 41.- par mois

Premier versement 1 mois après la livraison

Demandez notre catalogue général N° 46



8 jours à l'essai

Le phonographe à aiguilles « Réve Idéal » n° 11 en noyer ciré, à caisse de résonance, dimensions : 35x38x27 cm., est d'une présentation irréprochable, d'une sonorité parfaite, muni d'un moteur « Thorens » à vis sans fin, absolument silencieux et garanti. Nous fournissons également avec l'appareil une série de 40 morceaux « Idéal » à aiguilles (20 chants, 20 orchestres) choisis parmi ceux qui nous sont le plus demandés. Prix : 498 francs, payable 41 fr. par mois (1<sup>er</sup> versement : 47 fr.) L'appareil seul : 298 fr., payables 24 fr. par mois (1<sup>er</sup> versement : 34 fr.).

### BULLETIN DE COMMANDE D 9

Je prie la Maison GIRARD & BOITTE, S. A., 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer un phonographe à aiguilles « Réve-Idéal » N° 11 ainsi qu'une série de 20 disques (40 morceaux) (rayer ce qui ne convient pas) au prix de Frs : ..... que je paierai Frs : ..... par mois, pendant 12 mois, à votre compte de chèques postaux Paris 979.

Fait à ..... le ..... 193

Nom et prénoms .....  
Date et lieu de naissance .....  
Profession ou qualité .....  
Domicile .....  
Département .....  
Gare .....

Signature :

## Girard & Boitte

112, rue Réaumur, PARIS (2<sup>e</sup>)

DESTINÉES révélées par Astro, Grapho, Chiro, Tarots Mme LEBERTON, 20, rue Brey, Paris

### DE JOLIS SEINS



Pour DÉVELOPPER ou RAFFERMIR les seins un traitement double, interne et externe, est nécessaire, car il faut revitaliser les glandes mammaires et les muscles suspenseurs. Seul le TRAITEMENT DOUBLE SYBO donne rapidement une belle poitrine. Préparé par un pharmacien, il est excellent pour la santé. Efficacité garantie. Demandez la brochure gratuite envoyée discrètement par les Laborat. T. SYBO, 34, rue Saint-Lazare, Paris. (joindre timb.).

### AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse de cœur. Recouvrez votre vigueur, calmez vos nerfs, éclaircissez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratuit. Remèdes WOODS, 10, Archer Street (218 TAB), Londres W1

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane

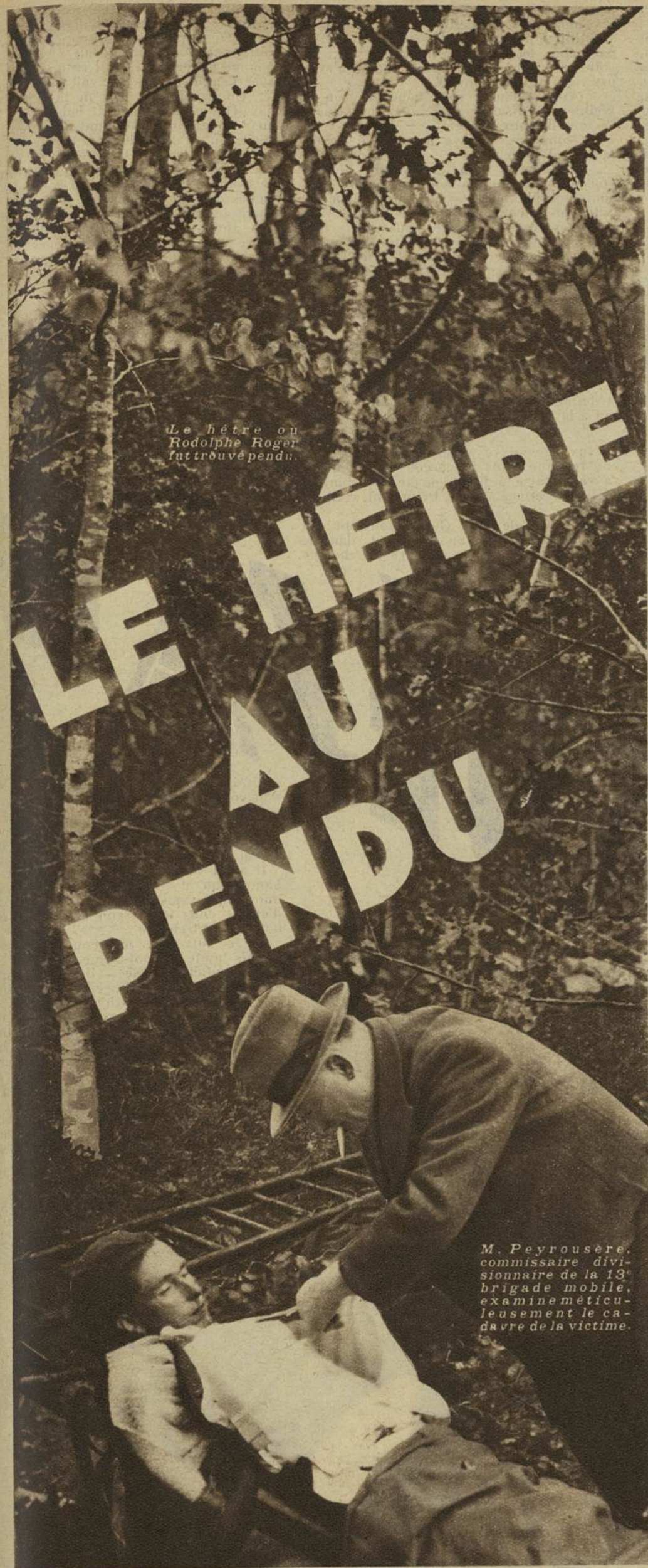


100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements. Demandez de suite notre catalogue français gratuit.

MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) 509

JE POSSÈDE FORMULE SCIENTIFIQUE souveraine contre : chute, pellicules, démangeaisons, cheveux clairsemés, gras ou secs, etc., et activer repousse. J'envoie GRATIS et FRANCO, livret précieux de vérité, très documenté sur ces affections qui sont exploitées par de trop nombreux charlatans. Ecrivez-moi. Cela ne vous engage à rien, même après avoir tout essayé. Nombreuses attestations admirables. — Sœur HAYDÉE, « Les Bourdettes-Saint-Agne », TOULOUSE.

POUR GRANDIR de 10 à 20 cent. quel que soit l'âge et le sexe. — Le Procédé TALLMAN est envoyé gratis, sous pli fermé, discret, contre 1 timbre. Ec. : Rénovation Esthétique, Suis J 111, Rue de Flandre, Paris.



Le hêtre où Rodolphe Roger fut trouvé pendu.

# LE HÊTRE AU PENDU

M. Peyroussère, commissaire divisionnaire de la 13<sup>e</sup> brigade mobile, examine méticuleusement le cadavre de la victime.

petite valise jaune gisant sur le sol. L'examen des poches ne donna aucun résultat, mais celui de la valise permit d'identifier le cadavre : il s'agissait d'un certain Rodolphe Roger, contrôleur à la compagnie des essences « Jupiter », et demeurant à Rouen, 20, rue Chasselièvre.

Le Parquet, la Brigade mobile accoururent à leur tour. Magistrats et policiers, tous se penchaient sur l'énigme du pendu. Le crépuscule tombait. Le soleil ne jouait plus dans les branches. Le pendu découpa sa silhouette inerte dans les lueurs du couchant. Les premiers témoignages étaient vagues :

La jeune bonne du café Lenoir, la maison forestière située au carrefour des routes de Rennes et de Liffré, reconnaissait dans le pendu de la coupe 23 (c'est l'appellation technique du lieu du drame) un client qui, voici quinze jours, était venu consommer du café. Elle reconnaissait aussi dans les reliefs du repas, trouvé à cinquante mètres de là, sur le sol, la bouteille qu'elle avait vendue et le sandwich qu'elle avait confectionné.

Puis c'est un mécanicien de Liffré, M. Blandin, qui reconnut le pendu.

— A « la descente de Plélan », on doit le connaître.

« La descente de Plélan » est un petit café qui donne sur le Mail, où les agents des essences « Jupiter » ont l'habitude de consommer.

La nuit était tombée quand les enquêteurs y rencontrèrent l'ami et le camarade de travail de Roger Rodolphe.

— Je vais tout vous dire, déclara Pottevin. Voici neuf jours que je suis sans nouvelles de Rodolphe. Comme nous étions vaguement parents par alliance, la maison nous avait mis à travailler tous les deux. C'était lui en quelque sorte le patron. Il recevait l'argent et devait me payer. Or, Roger, le dernier mois, ne m'a rien donné et n'a pas payé la pension... Nous devons près de 3.000 francs ici, et quelque chose encore dans un garage. Voilà la situation. Ça n'est pas drôle !

— Mais depuis quand votre ami a-t-il disparu ?

— Je l'ai vu pour la dernière fois, à 23 heures, le samedi 7, à l'arrivée du train de Vitré. La voiture était en panne. Roger était allé se rendre compte des réparations : une bielle coulée, je crois.

— Et que vous dit-il, alors ?

— Pas grand-chose : nous sommes allés boire un verre. Il m'a demandé de me tenir prêt pour le lendemain à 8 heures. Nous devions rejoindre Paris. Le lendemain, il ne vint pas au rendez-vous...

Qu'était devenu Roger depuis son entrevue avec Pottevin ?

L'enquête commençait. Sur Rodolphe Roger, on apprit peu de chose, sinon qu'il avait, voici huit ans, perdu sa femme, qu'il avait placé sa fille chez une nourrice, aux environs de Rouen, et qu'il était fréquemment accessible à la tristesse, à la neurasthénie. Il n'avait pas de fortune. Son seul capital était une assurance de 15.000 francs prise pour « la petite ». On sut aussi que Roger, depuis quelques mois, se montrait bizarre et parlait de suicide.

— Je sortais chaque soir avec ma fiancée, ajouta Pottevin. J'ignorais tout des relations de Rodolphe. Mon chef avait des amies et fréquentait les maisons de tolérance.

— Savez-vous que l'autopsie a révélé qu'il avait des mœurs spéciales ?

— Je l'ignorais. Ce que je puis dire, c'est que Rodolphe gardait pour lui l'argent que je lui remettais, chaque mois, pour payer l'hôtel et pour adresser à Rouen. Le dernier mois, il omit de me donner mon salaire. Je ne sais ce qu'il faisait de tout cet argent.

L'énigme du pendu restait intacte. Deux thèses s'affrontaient une fois de plus : le crime ou le suicide. Le crime, pourtant, semblait l'emporter.

Le pendu portait sur son corps de multiples ecchymoses. A n'en point douter, il avait été, avant sa mort, roué de coups. Et frappé étant nu, car ses vêtements ne portaient aucune trace de lutte.

D'autre part, en fouillant les taillis, les

Tout près de Mi-Forêt, à Fouillard, existe une « boîte » (ci-contre) où se donnaient, dit-on, d'étranges rendez-vous.

enquêteurs avaient découvert, à cinquante mètres de l'arbre trappu, les reliefs d'un pique-nique : un morceau de pain, une tranche de lard, trois bouteilles vides et un verre brisé. L'une des bouteilles avait contenu du pernod, la deuxième du vin rouge, la troisième du rhum.

Roger Rodolphe ne pouvait être venu seul, en forêt, avec ces trois bouteilles. Il devait être accompagné. Quels louches compagnons l'avaient suivi et quelle bacchanale équivoque avait précédé le drame ?

Roger Rodolphe, c'est un fait maintenant établi, menait une double vie. Il y avait en lui l'inspecteur-vérificateur d'essences, le représentant ponctuel et méticuleux. Il y avait aussi le débauché, le dépensier, l'obsédé, victime de ses troubles ardeurs et de ses relations inavouables. A Rennes, où il avait installé son quartier général, il avait deux domiciles : l'un à « la descente de Plélan », un petit hôtel tranquille où il prenait pension avec Pottevin ; l'autre, dans un hôtel meublé du boulevard Beaumont. Mais ni dans l'un, ni dans l'autre de ces deux hôtels on était au courant des étranges habitudes du pensionnaire.

Tout au plus savait-on que Rodolphe fréquentait les maisons de plaisir, et qu'on lui reprochait, dans les derniers temps, de négliger son service.

La Sûreté, qui l'avait interrogé récemment au sujet d'un vol, n'ignorait pas cependant les louches fréquentations du vérificateur... Souteneurs... gens sans aveux... Le drame de la forêt de Rennes n'était-il qu'un règlement de comptes, ou que le tragique épilogue d'une partie de plaisir qui tourne mal ?

Le matin du drame, Roger devait avoir 2.000 francs sur lui.

Or, sur le cadavre, on n'a retrouvé que 50 francs. Le vol fut-il, s'il y a crime, le mobile de ce crime ?

Le médecin légiste, le docteur Leroy, est formel. Il affirme que Rodolphe Roger fut pendu après avoir été roué de coups et souillé. Retrouvera-t-on jamais les compagnons de triste débauche du vérificateur ?

Tout près de Mi-Forêt, à Fouillard, il existe une « boîte » où il se passe, dit-on, d'étranges choses. Garçons et filles s'y rassemblent. On y vient, certains jours, de Fougères, des environs, pour s'amuser. Est-ce là que Roger Rodolphe vint à un rendez-vous qui pouvait lui être fatal ?

La brigade mobile est partie en chasse. Les enquêteurs cherchent à reconstituer les dernières heures du mort. Mais qui parlera, parmi ceux qui savent ou pourraient savoir ? Pas ceux, en tout cas, qui ont participé au pique-nique, qu'ils soient ou non coupables. La tâche des policiers s'annonce difficile. Les drames spéciaux sont les plus malaisés à résoudre... Qui révélera l'équivoque secret du pendu ?

Le soleil est revenu. Un fuseau de lumière dorée glisse dans les jeunes bosquets. L'ombre tragique a disparu. Mais, pendant longtemps encore, les amoureux qui passeront là suspendront leurs baisers et se détourneront, pour ne pas voir, « dans le doux feuillage sonore », la branche de hêtre où un malheureux fut pendu.

Luc DORNAIN.



L'étable où Roger passa sa dernière nuit. M<sup>me</sup> Kerdoncuff qui trouva le pendu.

Rennes (de notre correspondant particulier).

Le vent faisait bruir les feuillages. Le soleil jouait entre les branches. Des taches de lumière dansaient sur la mousse. L'ombre d'un pendu se balançait au détour du chemin, les pieds effleurant le sol. La corde était un chanvre neuf, solidement noué autour de la potence... Un pendu ! C'est donc vrai qu'on trouve des pendus en forêt ?

— Si nous en trouvons un ! avait dit, en plaisantant, l'un des promeneurs.

Tout peut arriver, avait répondu, philosophe, son compagnon.

Et, soudain, tous deux avaient poussé un cri. Accroché en haut d'un tout jeune hêtre, le corps d'un homme était apparu parmi les branchages, à l'ombre des grands arbres.

Le couple prit sa course, pressé de donner l'alarme. Un gendarme vint, qui fouilla les vêtements du mort, puis la

Le Parquet sur les lieux du drame.



L'étable où Roger passa sa dernière nuit.



M<sup>me</sup> Kerdoncuff qui trouva le pendu.



Il était vêtu correctement. Rien ne donnait à penser que c'était un homme traqué. Il entra quai Malaquais, dans un restaurant qui est placé sous le signe de la bonne table. Il commanda un dîner arrosé de bons vins.

Il pleuvait beaucoup, ce soir-là. Le convive s'attarda à regarder les gens crottés qui venaient dîner comme lui. On remarqua seulement qu'il buvait beaucoup de vin, qu'il faisait renouveler sa ration d'alcool. Dix heures, puis onze heures passèrent. Les garçons s'impatientaient. On mit son addition sur sa table. Il la repoussa. Vers minuit le patron lui demanda de payer.

L'homme, d'une voix calme, répondit qu'il n'avait pas d'argent.

— J'ai oublié mon portefeuille, dit-il. Mais voici mon adresse. Vous pourrez venir vous faire payer demain.

Il griffonna sur un papier le nom d'un hôtel borgne des Halles. Le patron protesta poliment. Le convive changea de ton.

Une scène épique commença entre le mauvais payeur et le restaurateur méfiant. Elle se termina dans le tumulte. L'homme criait des injures sales qui ne s'apprennent qu'au bagne. Il voulait fuir. Le plongeur quitta sa cuisine et dut lui barrer la porte. Un des garçons sortit sur le quai pour faire appel à la police. Justement, deux agents cyclistes passaient. On leur confia le récalcitrant.

— Petite affaire, dit l'un des cyclistes. On va te conduire au commissariat des Halles et de là tu enverras chercher de l'argent à ton hôtel.

Le prisonnier, sans menottes, le prenait déjà de haut.

— Je suis journaliste, expliquait-il.

Il fut moins loquace au commissariat où, cependant, il montra une carte de reporter au nom de Jean de Weinler. Comme il n'avait pas d'argent, le secrétaire de permanence s'excusa d'être dans l'obligation de l'envoyer au Dépôt. Jean de Weinler était accusé de grivèlerie. Il prit la voiture cellulaire de deux heures du matin, avec les dernières filles ramassées par les agents des mœurs et les clochards que l'on réveille sur le pavé des Halles. Jusqu'au matin on le

laissa dormir au milieu des vagabonds et des voleurs.

Tous les matins, les prisonniers du Dépôt montent un escalier raide, en colimaçon, qui fait communiquer la geôle de passage avec le service de l'Identité judiciaire. Ils s'installent par quatre sur un banc de bois, attendant qu'on les photographie, qu'on relève leurs empreintes, qu'on les mesure, qu'on les fouille. Ainsi transcrit-on tout ce qui est nécessaire à l'établissement de leur « portrait judiciaire ». Jean de Weinler se soumit docilement à cette formalité. On



Huignard n'était revenu du bagne à Paris que pour tirer vengeance d'un « traître ».

remarqua seulement qu'il crispait ses doigts, quand on les lui passa sur le rouleau des empreintes, qu'il déformait visiblement son visage tandis qu'on le photographiait. Cela ne parut nullement suspect, car bien d'autres prisonniers, en ces circonstances humiliantes, font aussi la fine bouche. Il réintégra le Dépôt sans qu'on ait eu aucune

observation à lui faire. Maintenant il avait à comparaître au Petit Parquet, devant le substitut qui juge, à raison de cinq ou six par heure, les flagrants délits.

Il comparut, en effet, mais ce qu'il n'avait pas supposé se produisit.

— Vous déclarez vous nommer Jean de Weinler, lui disait le juge. Voici vos papiers. Ce sont de faux papiers...

— Monsieur... essaya de dire le pseudo Jean de Weinler.

— Vous vous nommez Adolphe Steffen. Vous avez été condamné le 4 novembre 1929, pour meurtre, aux travaux forcés à perpétuité par la cour d'assises de Reims. Vous vous êtes évadé du bagne. Vous êtes recherché, en outre, pour avoir dévalisé, sous menace de mort, en octobre 1933, le caissier de la Banque Jégu — une banque du Faubourg-Saint-Denis. Persistez-vous à nier ?

— J'avoue, dit simplement Steffen.

Le croira-t-on ? Il ne s'abandonnait pas exagérément à la tristesse.

Il y a une fatalité du bagne. Adolphe Steffen de nouveau était entré dans la chaîne.

— Tu t'évaderas, lui dit un gardien.

Steffen sourit sans répondre. Déjà il pensait à la Belle...

■ ■ ■

Ceux qui ont vu juger Steffen n'auraient pas reconnu dans le garçon vieilli, qu'on va reconduire à la chiourme, le criminel timide et effacé qui, à Reims, pleurait sa honte.

Son destin de fou ? Qui se souvient. Un jour de mars 1929, on découvrit, dans le rapide Paris-Nancy, le cadavre du chef de

train Perria. Il avait été assassiné à bord, portant, de plusieurs halles. Le cadavre avait été dépouillé. On soupçonna tout de suite que l'assassin devait être un homme violent, qui avait eu une altercation avec l'employé qui lui avait vendu son lit. On l'avait vu sortir de la gare d'Est-nay. On le rechercha. Il habitait un appartement meublé, se disait étudiant ingénieur, avait, en réalité, déserté l'école d'arts et métiers où il était interne. Il errait, sans argent, cherchant du travail, en trouvant. On découvrit sur son veston des taches de sang et dans ses poches un couteau ensanglanté. La gare de l'Est signala peu après qu'un voyageur inconnu avait laissé en consigne des bagages au nom d'Adolphe Steffen. On y trouva une boîte à cartouches du même calibre que celles qui avaient été employées pour tuer le chef de train.

Il avait une silhouette de grand homme, un rude accent, car, Alsacien d'origine allemande, il avait presque toujours que-là vécu à Haguenau.

Il ne se fit pas prier pour raconter son crime.

— J'avais vu à la gare de l'Est qu'on ch...

# ÉVADÉS À PARIS

Pour la plupart, les forçats qui parviennent à prendre la « Belle » s'installent à demeure dans la brousse et y subsistent en cherchant de l'or, en s'embauchant comme mineurs, etc...

geait dans un wagon des caisses d'argent, n'aurait voulu que cambrioler le fourgon.

A peine s'excusait-il.

— Il y avait quelqu'un dans le wagon marchandises... Alors, j'ai saisi mon revolver et j'ai tiré.

Il avait voulu « faire peur » comme les bandits qu'on voit au cinéma, aussi regretta-t-il qu'il avait chargé son revolver avec des balles. Il dit encore :

— Je suis allé me confesser ensuite. J'avais honte de moi-même.

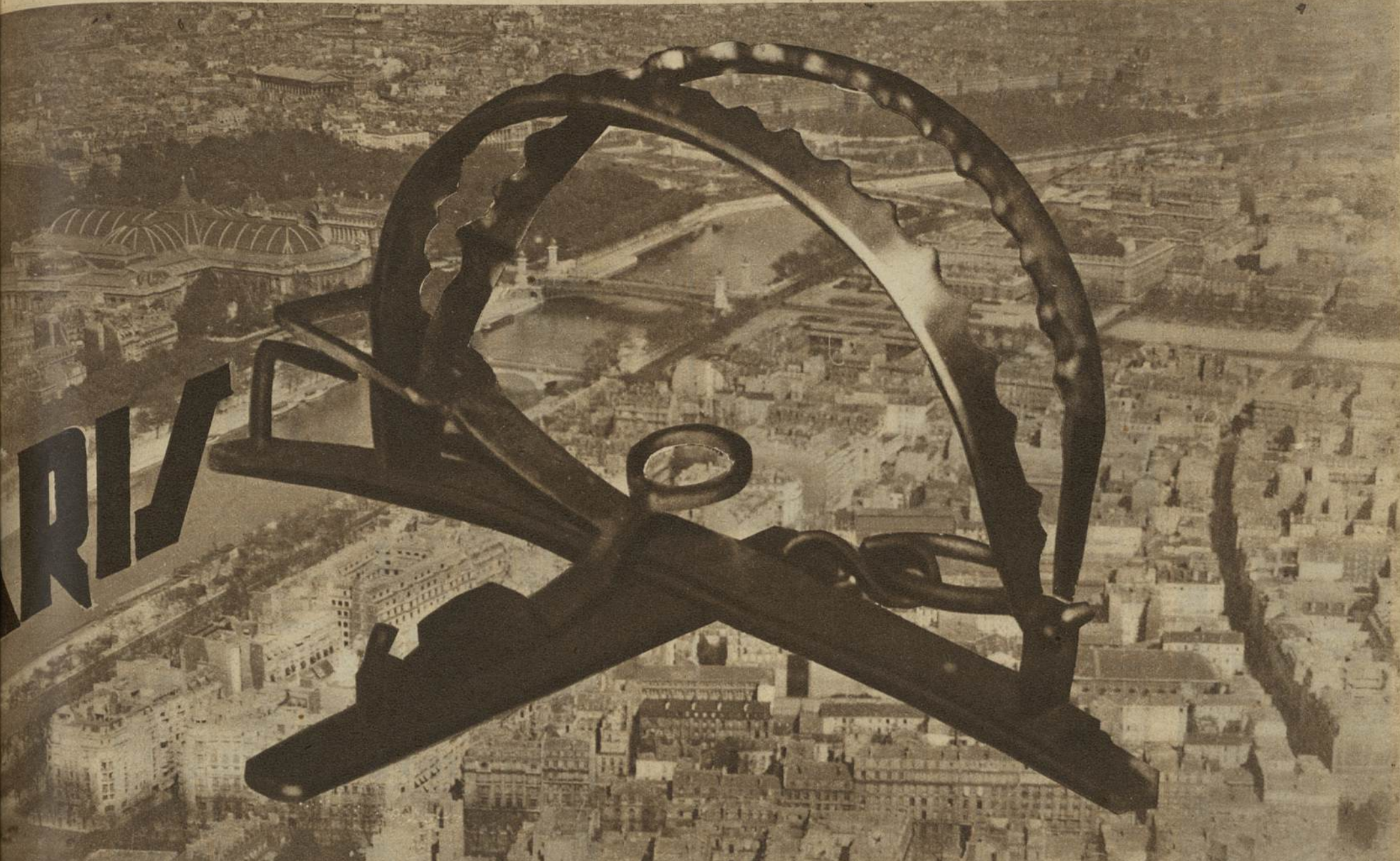
Un verdict de pitié — il avait encore quelques roses d'un adolescent — lui sauva la vie. J'entendis le verdict... « Travaux forcés à perpétuité ». Je revis un peu plus tard Steffen dans la chaîne. A Saint-Martin-Ré, le directeur, M. Micaële, prit sous sa protection — comme il le fait toujours — le dévoyé qu'un vieux père lui avait demandé de sauver de la contagion des forçats. On le fit travailler dans les bureaux. On l'eût gardé plus longtemps, pensa-t-il même à le faire profiter d'une atténuation de peine. Il réclama son départ. La Belle hantait déjà.

On l'engouffra dans les cales du *La Martinière* avec huit cents autres encagés. L'année arriva... Steffen fit le mécanicien à Saint-Laurent-du-Maroni. Il évita Charvein, les îles, à cause de sa docilité, de sa fraîcheur. 1932, il s'évadait...





iné à  
e cad  
na tou  
un j  
altere  
du son  
are d'E  
t un  
nieur  
e d'ar  
rait,  
ravail  
veston  
es un  
Est sign  
onnu a  
s au m  
ne bolle  
celles  
le chef  
  
and  
n d'ori  
jours  
  
conter  
u'on ch  
  
'argent  
gon.  
  
wagon  
non re  
  
omme  
ssi rec  
over av  
toutes  
  
ensui  
  
encore  
sauva  
vaux le  
plus la  
Martin-  
t sous  
tous  
jours  
lui av  
gion d  
bureau  
pensé  
tenuali  
a Belle  
  
La Me  
gés, 19  
à Saint  
vein, le  
traîche



L'aventure, pour un évadé, commence au départ de Saint-Laurent-du-Maroni. Deux routes lui sont ouvertes, celle de la brousse, des lianes et des bêtes sauvages et celle de la mer. Steffen gagna la terre libre de Trinidad par la mer.

Six jours de boule dans une embarcation de pêche, souvent incapable de résister aux tempêtes, avec peu ou point de vivres et des compagnons que rien n'effraie, surtout un meurtre, si un meurtre peut leur éviter une bouche inutile : voilà ce qu'est une évasion vers Trinidad. Là, Steffen trouva le salut : les passeports et l'argent que, pour un motif impossible à comprendre, l'Angleterre dispense généreusement aux évadés audacieux. Il pouvait maintenant aborder dans d'autres terres libres, à Baranquilla, en Colombie, où le barrio (quartier réservé) appartient en propre à d'anciens nerfis de Marseille; à San-Martin, près d'Haiti, d'où l'on peut gagner l'Allemagne par de petits bateaux. Il y a deux sortes d'évadés : ceux qui, voulant mourir à leur vie ancienne, emportent leur patrie à la semelle de leurs souliers et ne pensent qu'à être libres, et ceux que les policiers peuvent attendre tranquillement sans même les chercher, car on sait bien qu'ils ont le mal du pays...

Un mal auquel presque personne, parmi les évadés, ne résiste. Mais le tout n'est pas de revenir au pays natal, fut-on bien fourni en faux papiers. Il faut y passer inaperçu, y vivre, ce qui ne va guère ensemble, quand on n'est plus qu'un hors-la-loi. La Belle que connut Steffen fut seulement celle des hors-la-loi.

Il tourna dans ce Paris mystérieux qui est bien le plus secret asile des hommes traqués. Il y prit cette assurance qui fait que celui qui a échappé à de terribles dangers croit avoir vaincu la chance pour toujours. L'assurance d'une bête méchante qui a confiance dans les griffes que la brousse et l'évasion lui ont fait pousser. Un de ses amis qui, un jour, le rencontra, reçut de lui cette réponse :

— Je te conseille de la boucler, ou je te brûle.

Dès ce moment, la police sut qu'il était revenu, car un propos rapporté de bouche en bouche, dans Paris, arrive fatalement dans l'oreille d'un indicateur. On l'attendit. Tout d'abord, il ne se présenta pas, comme on pouvait le supposer. Il montra de quelle manière il organisait sa propre défense. Un jour d'octobre 1933, un homme braquait son revolver sur le visage de M. Bonvalet, un caissier penché sur ses livres. C'était en plein Faubourg-Saint-Denis : la banque Jégu, où le misérable faisait un geste de mort, est un établissement fréquenté. Steffen — car c'était lui l'agresseur — parlait d'un ton bref, sans trembler.

— Donne-moi ta sacoche, celle qui renferme l'argent français. Fais vite. J'ai deux yeux sur le trottoir. Ils font le guet. Inutile d'appeler ou je te tue.

Il prit quarante mille francs de billets de la Loterie nationale — la chance des cinq millions des premières tranches — et trente mille francs de monnaie. Vainement on courut après lui. Le Paris des hôtels où l'on juge les gens que sur leur mine, où nul ne connaît des autres que ce qu'on veut bien

leur livrer, le Paris des nuits lumineuses où l'on se sent perdu dans l'anonymat, le reprit. Il y a six mois de cela, Steffen avait gagné cent quatre-vingts nouveaux jours de Belle.

\*\*\*

Mystères d'un Paris qui ne cessera jamais d'être inconnu et où, Steffen disparu, renvoyé dans la chiourme, nous cotoierons d'autres Steffen...

Qui peut se flatter de bien connaître les évadés à Paris ? L'actualité qui les révèle est rare ; on voit leurs noms surgir dans le flot banal des faits divers. On en capture trois ou quatre par an, ceux qu'attirent les bouges où la police a des oreilles, et le « milieu » où les mauvais garçons ne résistent jamais à l'attrait d'acheter un peu d'indulgence par une dénonciation importante, ceux que le hasard compromet quand une opération de police les met par surprise dans les mailles du filet.

J'ai connu Huignard qui revint, après avoir suivi la route des « cavales » qui passe par le désert de l'Orénoque, les rues de palais de Caracas, les plaines marécageuses de Maracaïbo et les hautes montagnes de la Colombie. Huignard était l'homme au marteau du cambriolage encore célèbre de la bijouterie du boulevard Saint-Martin. Il ne venait point à Paris pour y trouver le calme et le repos. Il y venait pour se venger de l'homme qui lui avait ravi, à la fois, sa femme et sa part de butin. Son destin fut unique dans l'histoire des évadés à Paris. Il alla attaquer chez lui son voleur, le blessa, puis, sachant bien qu'il n'échapperait pas aux polices lancées à sa poursuite, se jeta dans la souricière, vécut dans les bouges, allant retrouver ses vieux amis, jouer à la belote et boire avec eux, attendant qu'on vint le prendre. Il voulait mourir comme un hors-la-loi qui a décidé de sa vie ; ses poches étaient remplies d'armes ; on ne lui laissa pas le temps de s'en servir. On lui avait sauvé sa Belle. Renvoyé au bagne, il n'y resta que vingt jours, gagna de là Trinidad et la Colombie, reprenant le chemin du pays où on le reverra peut-être bientôt, car l'homme qu'il s'est juré de tuer a survécu à ses blessures.

J'en ai connu d'autres qu'on reprit : un Messin qu'on appelait Jean l'Américain, qui avait tenu la cantine des noirs dans l'isthme de Panama, à l'époque où Ferdinand de Lesseps creusa le canal. Il avait parcouru toute l'Amérique du Sud, vécu dans les forêts où les Indiens méprisent l'or, travaillé au café dans les oasis févres de Carupano, pêché les perles à Margarita — l'île de Bougrat — cherché des émeraudes en Colombie. Il faisait le camelot dans les foires. Un contrebandier, qui lui avait vendu des marchandises volées, le fit livrer. On ne le gracia que parce qu'il y avait près de vingt ans qu'il s'était évadé du bagne — et, d'ailleurs, il n'avait pas tué. Dans sa brousse, cet homme avait été un petit roi, mais il n'avait pas su fermer les yeux au mirage des rues de Belleville...

Evadés à Paris, leurs noms sont parmi mille autres noms, dans les petits livres que les commissaires de police ont toujours sur leur table, où tous les renseignements que l'on a sur une évasion sont, au fur et à me-

sure, tenus à jour. Parfois il arrive qu'à six mois près, on suit leur route.

Ils viennent, disent les policiers, qui savent bien que les évadés, lorsque l'exil ne les a pas déracinés, ne peuvent pas trouver d'autre refuge que nos prisons, ou la mort.

A Paris, où ces fous croient que le mal qui leur ronge l'âme va finir, le drame commence. J'en connais cinq ou six qui sont dans ce cas et pour qui l'existence de chaque jour n'est qu'une fuite perpétuelle. Ceux-là veulent durer, mais l'angoisse amenuïse, tandis que les années passent, leur espoir. Ils se sont écartés des rues où le crime rôde ; ils se sont mariés pour mieux ressembler aux hommes libres ; on ne les a pas marqués au fer rouge ; cependant, le signe du bagne est, dans leur esprit, ineffaçable. Où qu'ils aillent, ils pensent uniquement qu'on peut les reconnaître. La rencontre d'un ami ancien, qu'ils évitent, les torture.

Un de ces hommes m'écrivit l'autre jour, sans signer :

« L'évasion n'est rien auprès des tortures que je vis dans un Paris où je me suis fait si petit que je croyais y retrouver ma place.

« Il y a vingt-deux ans que je suis évadé. Vingt-deux siècles ! Un petit enfant est né

fert pour être libre, j'ai tant expié une faute ancienne, que la vie reprend le dessus.

« Il n'y a jamais de Belle pour un évadé, monsieur. Partout, même à Paris, le bagne continue, pire peut-être que l'autre bagne... »

Il signait : « Un désespéré », et ne me demandait pas de conseil. Sans doute l'ai-je croisé dans les rues, entre mille anonymes...

Un autre évadé de Paris me fit donner un autre jour un rendez-vous par un tiers, sans me dire d'où il venait, sans se nommer.

C'était un homme de cinquante à soixante ans, aux traits durs. D'épaisses lunettes jaunes masquaient ses yeux.

Il commença par me dire :

— Vous savez qui je suis ?

Il ne prit même pas le temps d'écouter ma réponse. Il avait été condamné à cinq ans de bagne et à la relégation pour vol. Il n'était pas resté plus de huit mois au bagne. C'était ce qu'on appelle, là-bas, un homme de huit mois.

— Je suis à Paris depuis dix ans, me dit-il. N'y aura-t-il donc jamais d'espoir ?

Il faisait le maçon dans une entreprise de banlieue. Marié. Deux gosses.

Je lui conseillai d'aller voir un avocat. Il hocha la tête.

— Partout on m'a chassé. On m'a dit : « Pensez, si on vous arrêtrait, chez nous. »

« Je dure sous une perpétuelle menace. Il me faut attendre vingt ans pour en sortir. Le hasard augmente mes craintes.

« L'autre jour, j'ai été commandé pour aller réparer des cellules à la prison de Poissy. A Poissy ? C'est là que j'avais fait mon temps. Je dus pâlir. Je pensai aux gardiens qui m'avaient vu et qui pouvaient me reconnaître. Je commençai par dire que je me sentais fatigué, que j'éprouvais le besoin de rentrer chez moi. J'eus l'impression que je me trahissais. Ma pâleur devenait trop grande. Et puis, le travail est rare, maintenant. J'entendis dire que c'était à prendre ou à laisser, qu'on engagerait un autre ouvrier si la besogne ne me plaisait pas. J'acceptai.

« J'allai à Poissy. J'y suis resté deux jours. Deux jours à baisser la tête. Quand le gardien-chef me regardait — le même surveillant qui m'avait autrefois fait matriculer — je me demandais si je n'allais pas défaillir. Quand mon travail fut terminé, je quittai la prison comme un fou. A travers le guichet de plus d'une cellule, j'avais cru reconnaître des prisonniers...

« Que faut-il faire ? Je n'en peux plus. »

Je n'ai pas eu le courage de lui conseiller de se rendre...

\*\*\*

Maintenant, Steffen, ayant cuvé son ivresse de liberté, va reprendre le bourgeron rayé de rouge et de blanc et s'en ira oublier Paris dans les cachots de la réclusion, aux Iles du Salut...

Combien de pensées, fixées sur lui, vont le suivre ? Celles des hommes traqués, pour qui l'appel de Paris n'est qu'une nouvelle étape sur la route du bagne.

M. LECOQ.



... Mais, certains, comme Steffen, ne savent pas résister à l'appel de Paris.

# FEMMES JUGÉES

## SIMONE EST COMME ÇA

**ELLE** est comme ça, Simone ! C'est-à-dire : mineure, débauchée et affublée d'un faux état-civil. Simone, en réalité, s'appelle Carmen (Dubroka) et semble jouer, avec sa sœur Germaine, le sketch des Dubroka's sisters.

Germaine est aujourd'hui sur les bancs de la 12<sup>e</sup> Chambre avec son ami Paul Juan, qui est, comme son nom l'indique à peu près, un séducteur victorieux. Les déclarations de sa sœur l'ont conduite ici.

Elles étaient trois Dubroka : l'aînée, Simone, mariée et innocente, et deux pui-



A Nancy, la nuit, on la voyait parfois rôder sur la place Stanislas, à la recherche de quelque client.

à charge. Elle l'y aide d'une voix résolue.

CARMEN DUBROKA. — J'ai quitté mes parents il y a deux ans et demi. Alors, j'ai habité chez ma sœur Germaine. Puis, je suis allée chez des Chinois comme femme de chambre, et Germaine y était placée comme cuisinière. Puis elle est partie, et j'ai appris qu'elle se livrait à la prostitution dans les maisons de rendez-vous pour le compte de son ami Paul Juan.

Elle dit cela comme elle parlerait des brillantes études d'une sœur mieux douée.

LE PRÉSIDENT. — Cet exemple vous a paru salutaire : vous l'avez imitée.

CARMEN DUBROKA. — Elle m'a forcée. D'abord, Juan m'avait présenté son frère Robert, pour que j'en fasse mon amant, et que je travaille pour lui. J'ai refusé, et il m'a frappée.

Mais la conjuration finit par l'emporter sur tant de vertu.

CARMEN. — Comme ils voyaient que je ne voulais rien savoir, un jour, Germaine est partie avec mon linge et mes instruments de manucure, car j'essayais de gagner ma vie comme ça. Et Juan m'a encore donné deux gifles. Alors j'ai cédé, et je me suis prostituée dans une maison de la rue Saint-Lazare où j'ai perdu ma virginité.

Son grand œil innocent se fait noir de reproches.

Elle « travailla » donc au profit de Juan, qui semblait décidément avoir l'esprit de famille.

Le voilà, lui, (don) Juan, avec ses deux femmes. Germaine a pour Carmen une sollicitude touchante. D'abord, elle lui procura un faux état-civil pour que la mineure pût entrer régulièrement dans ces maisons irrégulières. Elle écrivit à la mairie du village où sa sœur, aînée et innocente, était née. Alors, Carmen devint Simone, la mineure devint majeure.

Sous ce nom, elle entra dans un établissement achalandé et, fidèlement, comme

un fonctionnaire, remettait ses gains à Germaine, qui assurait ainsi à leur commun ami de confortables revenus.

En échange, nous apprenons que, pleine d'usage et de raison, celle-ci prodiguait des conseils. Ainsi, elle apprit à sa cadette l'art de ne pas avoir d'enfant.

Pendant ce réquisitoire, les inculpés gardent le visage des consciences pures... ou presque. « Elle en a menti », semble affirmer leur silence. Ils le disent tout haut quand on leur passe la parole.

En effet, Carmen a menti. Elle n'avait pas attendu les éloquentes exhortations de



Germaine pour goûter les charmes de la débauche (comme diraient les moralistes). Avant Juan, elle avait eu un amant qui l'installa dans ses meubles, à Nancy. Elle fut entraînée à Tours, avec toutes les générosités que comporte parfois le métier. Et, encore enfant, elle était passée devant le tribunal spécial qui s'occupe des petits vagabonds.

Ces faits, et la plaidoirie de M. Thaon, inclinèrent les juges à l'acquiescement. Juan et Germaine sont libres. Carmen, qui paraît avoir appris l'esprit de famille, en profite pour s'en aller avec eux...

Maggie GUIRAL.

Le jeune « protecteur » avait dirigé sa « belle-sœur » sur Metz, où elle arpenta la place Paul-Déroulède.



« Simone » prétendit qu'elle avait été rouée de coups par l'amant de sa sœur avant d'accepter de se prostituer.

nées, Germaine, qui a 23 ans, Carmen, qui en a 18 et un ravissant visage. Ces deux-là ayant décidé que la meilleure utilisation de leurs facultés était de s'amuser menaient, à Metz, à Nancy et à Paris, une vie joyeuse et sans rigueur. Mais, un jour, le commissaire troubla la fête. Il informa le Parquet de la Seine qu'une mineure se livrait à la débauche. Carmen, appréhendée, accusa sa sœur et Paul Juan, les livrant ainsi à la justice sous l'inculpation d'attentat à la pudeur.

Le président fait sans illusion un rapide bilan de la vie de cet inflexible témoin

## La collection "LES RAPACES"

romans de police et d'amour

présente son 6<sup>e</sup> volume  
LE CHÈQUE VOLÉ

inédit de A. WARNOD

2 fr. 75  
256 pages



Librairie des Champs-Élysées

UNE FEMME TRAGIQUE par l'auteur de Fantomas : Marcel Allain

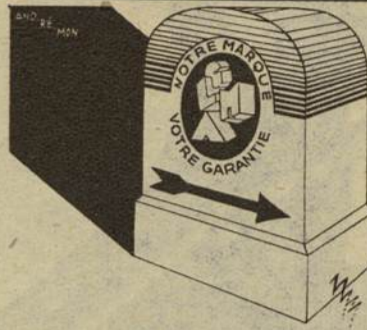
INFERNA Ph. Géraud et H. Giraud

LE BORGNE P. Laroche

DOKTOR X A. Alexander

MIROIR ESPAGNOL St Faust

2 fr. 75  
256 pages



## Sans erreur possible...



... le chemin de votre intérêt est celui qui mène à la Maison honnête, d'irréprochable réputation où le beau meuble fort est au faible prix.

CADEAU A TOUT ACHETEUR



## LA GRANDE MAISON D'AMEUBLEMENT

JAMAIS UN CLIENT MÉCONTENT

57 & 59

Boul' Magenta, PARIS

Expédition franco de port et d'emballage à domicile dans toute la France

Mêmes modèles dans nos succursales : REIMS, 70 et 78, rue de Vesle LE HAVRE, 55, boulevard Foch



## BON

pour un Catalogue gratuit 1934 sans engagement de ma part.

### GRANDES FACILITÉS DE PAIEMENT

## Forcé de cesser son travail à cause de ses rhumatismes

C'est en lisant son journal qu'il découvre le moyen de s'en débarrasser

Un jour, il a lu la lettre d'un homme qui avait été guéri de ses rhumatismes par les Sels Kruschen. « Pour se rendre compte » — ainsi qu'il le dit — il a voulu essayer ces Sels. Voici ce qu'il écrit :

« Il y a un an, je souffrais tellement de douleurs et de rhumatismes que je me voyais obligé de cesser mon travail. C'est à ce moment que j'ai vu sur mon journal l'effet que produisaient les Sels Kruschen. J'ai voulu me rendre compte par moi-même si cela était réel. J'en ai essayé d'abord un grand flacon et, au bout d'un mois, je m'aperçus que mes douleurs disparaissaient peu à peu. J'ai donc continué et aujourd'hui, grâce à Kruschen, je n'ai plus aucune douleur. » P. D., à M... (S.-et-O.).

Les douleurs rhumatismales sont causées par des dépôts, dans les muscles et les articulations, de microscopiques cristaux d'acide urique, effilés comme des aiguilles et tranchants comme des rasoirs.

Certains sels que contient Kruschen — le sodium et le potassium — dissolvent ces cristaux de torture. D'autres sels favorisent l'expulsion, par les voies naturelles, des cristaux ainsi dissous.

D'autres enfin, en assurant le fonctionnement régulier des organes d'élimination — reins, foie, intestin — vous dotent d'un sang pur et vigoureux qui vous remplit d'énergie.

Sels Kruschen, toutes pharmacies : 9 fr. 75 le flacon ; 16 fr. 80 le grand flacon (suffisant pour 120 jours).

## L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à : Remèdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. 219 E N., Londres W. 1

## GRATUITEMENT

PROCUREZ-VOUS L'AMOUR ET LA CHANCE

Par la possession de la mystérieuse FLEUR IRRADIANTE

Envoyée à l'essai pendant 15 JOURS sans engagement de votre part.

Cette fleur éternelle ou parfum magique, lumineuse dans la nuit, sera préparée spécialement pour chacun de vous suivant votre nativité d'après les rites millénaires de PAMIR et les immuables principes astrologiques des MAGES D'ORIENT.

La Science même s'incline devant sa puissance. Des PREUVES SCIENTIFIQUES et des ATTESTATIONS PAR MILLIERS nous parviennent même des gagnants de la LOTERIE NATIONALE et sont à votre disposition.

Incrédule aujourd'hui vous ne le serez pas demain et vous ne regretterez pas de m'avoir écrit.

Choisissez la fleur que vous désirez rose ou œillet blanc. Sur de son pouvoir, je ne crains pas de vous l'envoyer à l'essai.

Pour toute demande, je joindrai à l'envoi votre horoscope les chiffres qui vous sont si favorables et votre portrait graphologique GRATUITS.

Indiquez vos prénoms, date de naissance (heure et lieu si possible) écrivez vous même et joignez 3<sup>e</sup> en timbres pour frais divers d'envoi.

Un délai de 8 à 10 jours est nécessaire pour la réponse.

Prof. T. AQUR-30 rue Franklin LYON n° 172  
Lui seul vient vraiment d'Orient

## Il est très facile de MODELER votre nez

Des MILLIERS d'attestations de clients reconnaissants justifient la vente record du modèle TRADOS n° 25, garanti breveté en France. Conçu pour donner une ligne gracieuse à votre nez déformé, excepté naturellement dans le cas de maladie. Ce procédé est sans douleur, sans danger, sans dérangement et a pour effet de corriger graduellement et d'une façon permanente toutes les parties mal formées de votre nez. Plus de 100.000 personnes entièrement satisfaites dans le monde. Recommandé par le corps médical, il surpasse les appareils précédents. Demandez aujourd'hui même la brochure gratuite et des attestations.

M. TRILETY, Rex House, 45, Hatton Garden  
Dépt F. 509. London E. C. 1.

# LE DOUTE DU JURY



Le cheminot Massol, une des victimes.



Bezombes debout dans le box des accusés. Devant lui, M<sup>e</sup> Badie, son avocat.



La garde mobile défend les abords du Palais contre une foule surexcitée.



Le docteur Bérout (à gauche) et le professeur Locard déposèrent impartialement.



Dans un coin de la salle, une petite femme tout de noir vêtue, la veuve de Massol, pleurait, que représentait comme partie civile M<sup>e</sup> Merlat (ci-dessus).

Montpellier  
(de notre correspondant particulier).

**MORT, Bezombes !...**  
La sentence venait d'être prononcée. La foule avait envahi le prétoire et voulait s'emparer du condamné. Les cris montaient de la rue. Des poings se tendaient. Un homme venait de sauver sa tête. Rien de plus émouvant, de plus angoissant aussi, que les cris d'une foule réclamant la tête d'un homme.

On conçoit pourtant la passion de l'opinion publique. Il s'agit d'un crime effroyable, l'assassinat de deux hommes, commis dans la nuit du 12 juin dernier, en plein centre de Montpellier, dans la petite gare de Palavas, qui dessert la ligne de Palavas-les-Flots.

Crime crapuleux. On avait tué deux hommes pour quinze mille francs : la recette de la gare contenue dans le coffre-fort. Le drame avait duré deux heures. En pleine ville, à quelques mètres seulement du Cercle des Officiers, au centre d'un quartier fréquenté, on avait pu tirer impunément des balles, défoncer un coffre-fort, et nul ne s'était inquiété de la soudaine illumination de la gare...

La Sûreté et la Brigade mobile, sous l'habile direction de M. Mulot et de M. Vialin, partirent en chasse. La stupeur fut grande lorsqu'on connut le nom de l'homme sur qui pesaient les plus graves soupçons. Il s'agissait d'un contrôleur de billets, Joseph Bezombes, un homme de quarante-cinq ans, fort honorablement connu, président de plusieurs associations d'anciens combattants, porte-drapeau et porte-parole de l'Amicale des anciens combattants cheminots de l'Hérault...

Tout l'accablait et pourtant on hésitait encore à croire qu'il fût l'auteur d'un crime aussi odieux ; que Bezombes, héros de la guerre, fût désormais le héros d'un affreux fait divers.

Le lendemain du drame, Bezombes était retourné à son bureau et avait paru douloureusement ému en apprenant la tragique nouvelle. Un de ses amis remarqua bien quelques gouttes de sang tachant son pantalon. Mais Bezombes se plaignit d'avoir saigné du nez, et qui l'aurait soupçonné, à l'instant même où il prenait l'initiative d'organiser une quête en faveur des victimes, le veilleur de nuit Massol et Lacan, le clochard qui, précisément, avait été autorisé à coucher dans la salle des bagages pour prêter main-forte à Massol, en cas d'attaque. Bezombes avait proposé de faire graver une plaque de marbre aux noms des deux malheureux. Il assista, en tout cas, aux obsèques, dignement ému.

Et puis deux ou trois jours passèrent. La police arrêta deux suspects, qu'on relâcha après. L'émotion publique était à son comble. L'indignation était générale. Les policiers amateurs s'en mêlèrent.

Et voilà qu'un matin on apprit que Bezombes avait été vu la nuit sur les lieux du crime. On interrogea Bezombes qui ne put nier l'évidence et donnait d'étranges explications :

— Oui, le soir du crime, mon service terminé, je discutai vers minuit avec Massol pour une titularisation que je devais demander pour lui quelques jours après. Je le quittai, devant aller attendre ma maîtresse qui revenait par le dernier train. Je flânai, quelques instants, sur l'Esplanade, puis boulevard Victor-Hugo et enfin je rentrai chez Sabatier, à la Brasserie de la Gare, où je bus un bock. Le temps passa. Je sortis. Ne voyant pas arriver ma maîtresse, je pensai tout à coup à Massol, à sa titularisation, et je me dirigeai vers la gare de Palavas avec l'intention de lui demander quelques papiers pour joindre à l'intervention que je devais faire en sa faveur... Je pénétrai vers une heure à la gare, et là, je devais éprouver la plus grande émotion de ma vie. Au moment où j'allais ouvrir la porte, j'aperçus sur la vitre de la porte l'ombre de Massol aux prises avec une autre ombre, puis, immédiatement, j'entendis deux ou trois coups de feu. L'ombre de Massol s'écroula. J'eus peur, j'eus si peur que la respiration me manqua. Un escalier se trouvait près de moi. Je me blottis, attendant la fin de la tuerie, hébété, n'ayant plus conscience de ce que je faisais... A l'aube, après avoir entendu douze ou treize coups de revolver, je rentrai chez moi...

Comme on s'étonnait qu'il n'ait pas alarmé la police, dont un poste se trouvait à proximité de la gare, Bezombes déclara qu'en racontant ce qu'il avait vu, il craignait d'attirer sur lui des soupçons et d'être arrêté.

On l'arrêta. Les lourdes présomptions qui pesaient sur lui ne cessèrent de s'aggraver. Ses alibis étaient bien faibles. On trouva à son domicile un revolver de l'exact calibre des balles qui ont abattu les deux victimes. Le ciseau à froid découvert sur les lieux du crime fut reconnu comme ayant été dérobé par lui dans un atelier où il déposait sa moto. Enfin, Bezombes s'était livré après le drame à des dépenses exagérées, payant ses dettes de jeu, alors que quelques jours avant il avait dû contracter des emprunts auprès de plusieurs de ses amis. N'avait-il pas aussi formulé le désir d'acheter une voiture d'occasion !

Charges accablantes, et pourtant Bezombes protestait de son innocence.

Aux Assises, comme pendant l'instruction, son attitude resta la même : il niait énergiquement.

Chacune de ses dénégations soulevait les murmures ironiques du public. Une rumeur indignée s'éleva lorsque le président Loup rappela à l'accusé qu'il avait eu, le jour des obsèques, l'intention de prononcer un discours.

— Ah ! non, s'écria Bezombes, rouge de colère, pas ça ! pas ça !

Bezombes ne cessa de protester, avec calme, de son innocence ; il ne s'émouva guère que quelques minutes (à gauche) durant la reconstitution du crime de la gare.

Les présomptions étaient si nombreuses et si concordantes qu'elles avaient entraîné la conviction des juges (ci-dessous) et de l'avocat général Aubert (ci-contre, à droite).



Dans la rue, la foule grossissait. On avait dû renforcer le service d'ordre. La garde à cheval maintenait le flot mouvant des curieux. L'attitude de Bezombes révoltait la conscience publique.

A la fin de la première audience, le bruit courut cependant que Bezombes, renonçant à ses dénégations, allait avouer son double crime et solliciter la pitié des jurés. Il n'en fut rien. Bezombes continua de plaider non coupable.

Les débats n'en étaient que plus dramatiques. Des témoins vinrent, fidèles à l'amitié, dire qu'ils ne pouvaient croire à l'infamie de Bezombes. D'autres, au contraire, vinrent évoquer à la barre ses indécidables. Les avocats de la partie civile, M<sup>e</sup> Meilat et Justin, résumèrent, avec une impitoyable précision, les arguments de l'accusation. A son tour, l'avocat général Aubert suivit l'accusé pas à pas, le montrant criblé de dettes à la veille du crime, puis soudainement très à l'aise après le drame... Pour lui, Bezombes était l'assassin, et il réclamait pour le cheminot le châtiment suprême.

Terrible tâche pour les jeunes et ardents défenseurs, M<sup>e</sup> Donnadiou et Badie. Ils ne manquèrent pas d'évoquer le glorieux passé de l'accusé. Pouvait-on envoyer à l'échafaud cet homme qui s'est si courageusement conduit pendant la guerre, et qui a vu accrocher à sa poitrine la croix de guerre et la médaille militaire ?

La minute était pathétique. On regardait Bezombes. S'il disait vrai ? S'il n'était pas coupable ? Douze hommes devaient se prononcer. On lisait sur leurs visages l'angoisse qui les étreignait. Allaient-ils écouter l'avocat général, céder aux cris de mort qui de la rue montaient vers le prétoire ?

Il était onze heures et demie. Les jurés se retirèrent. A minuit, une petite sonnerie retentissait dans la salle. Les juges populaires revenaient à leur place. Le chef du jury, très pâle, se dressa. La réponse était affirmative pour les circonstances atténuantes.

Bezombes avait sauvé sa tête. Dans la salle, dans un coin, une petite femme tout de noir vêtue pleurait silencieusement. C'était Mme Massol, la veuve de l'une des victimes.

Bezombes, condamné au baigne perpétuel, bénéficiait du doute du jury.

Louis THIBAUD.

Tokio (de notre envoyé spécial).

COMME j'arrivais à Tokio, une nouvelle courut la ville : — Le volcan Asosan n'a pas voulu de Matzuoka, disait-on dans le cercle des vieux Japonais où mes relations m'avaient introduit.

On n'ajoutait pas que les dieux avaient tranché, à leur manière, d'un destin, mais cela je le lisais dans les regards des mystiques impénitents qui venaient d'ébaucher l'histoire de Matzuoka. Ils la complétèrent.



Assez jolies, les filles d'Oshima enduisent leurs cheveux d'huile de camélia.

Matzuoka était un jeune officier qui avait voulu se réfugier dans la mort pour suivre le destin d'un autre officier, Hierohito, qu'il aimait plus que la vie et qui venait de mourir au cours d'une rencontre entre pillards chinois et soldats japonais, dans le Jehel. Pour être sûr de ne pas se manquer, il s'en était allé se jeter dans le grand volcan Asosan, près de Tokio.

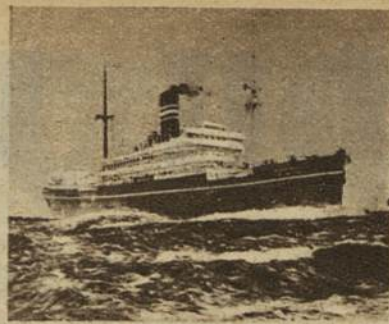
Il roula d'un millier de pieds environ à l'intérieur du volcan, mais le hasard voulut qu'il restât sur le rebord du cratère, sur un lit de lave et de cendre, sans possibilité d'aller plus loin et de se mouvoir, la rapidité et la dureté de sa chute lui ayant ôté toute connaissance. Il ne se réveilla qu'une couple d'heures plus tard, et, ayant jugé que la mort ne voulait pas de lui, il entreprit de revenir vers la terre, et son ascension dura une dizaine d'heures. On venait de le revoir à Yokohama.

Tel fut le premier récit qui m'accueillit dans le pays unique du suicide rituel.

\*\*\*

Nulle part, depuis des millénaires, le suicide rituel n'est pratiqué avec autant de ferveur ni poussé à un plus grand raffinement qu'au Japon. Son nom illustre a dépassé les frontières des pays du Soleil-Levant : c'est le *hara-kiri*, mais les spécialistes le désignent aussi sous le nom de *seppu-ku*. Il nous vient du Moyen-Age et constitue une manifestation religieuse particulière, un traité de l'art de se tuer, que tout bon Japonais doit connaître. Il y est décrit minutieusement le costume que doit porter l'homme ou la femme qui veut mettre fin à ses jours, le mode de son suicide : l'homme devant s'ouvrir le ventre, et la femme se trancher la gorge ; la qualité des témoins qui doivent assister au sacrifice. O caprices singuliers des dieux japonais ! C'est au meilleur ami de l'être qui va mourir que revient l'honneur de lui donner le coup de grâce. Mais il est bien d'autres détails curieux dans le traité de l'art de se tuer, puisqu'on y fixe jusqu'à l'épaisseur de la natte qui doit constituer la couche funéraire !...

C'est que, au contraire de ce qui se passe en Occident, où le suicide est considéré comme une manifestation de lâcheté et de faiblesse, au Japon l'acte de mort volontaire est si bien honoré comme un symbole de courage que l'on apprend aux enfants, sur les bancs de l'école, à le respecter comme une des mille formes de l'héroïsme. Et ils répètent de concert, sur le ton de l'admiration, l'histoire des 47 Ronins ou chevaliers



Le vapeur « Hakone-Maru » (en haut) et (ci-dessus) Satoh.



Le volcan est parfois couronné par une épaisse fumée.



Les « sampans » archaïques ont maintenant des moteurs.



Les passagères sont vêtues de kimonos aux teintes vives.



Un écriteau avise que tout accident de personne doit être signalé à l'administration.

errants qui, s'étant suicidés collectivement, jadis, pour sauver leur honneur, méritèrent d'être promus au rang de dieux nationaux !

\*\*\*

Ce qui m'amenait à Yokohama, c'était la persistance d'une coutume à laquelle vient de sacrifier, hier encore, Jiro Satoh, le champion bien connu de tennis, « as » de l'équipe japonaise qui prit part aux éliminatoires de la Coupe Davis.

Qu'est-ce donc qui avait poussé à mourir cette vedette internationale, adulée partout,

paquebot avait-il pénétré dans le détroit Malacca, que Jiro Satoh sautait par-dessus bord et se laissait engloutir par la mer.

On chercha vainement à le sauver. *Hakone-Maru* croisa pendant trois heures autour de l'endroit où Jiro Satoh avait disparu. Il demeura introuvable. Les lettres qu'un peu plus tard, on découvrit dans sa cabine, précisèrent qu'il avait eu la volonté de mourir.

\*\*\*

Un autre nom venait de s'ajouter à



En face, séparé par la mer, se dresse, comme un cône blanc, le mont sacré Fugi-San, pour lequel les Japonais ont de tout temps marqué une dévotion spéciale.

et qui, à cause de la popularité qu'il avait sur les courts les plus célèbres du monde, paraissait appartenir tout entier à la gloire ?

Je découvris la vérité en abordant sur la terre japonaise. Jiro Satoh, ce petit homme silencieux et timide, était un être à part, étrange, énigmatique, n'ayant rien de commun avec la mêlée où ses prodigieux dons athlétiques l'avaient jeté comme malgré lui. Sa politesse, si goûtée, n'était que la manifestation de son indifférence à l'égard de la popularité et de la publicité à laquelle s'abandonnent d'habitude les tennismen illustres.

J'eus des détails sur sa mort imprévue. L'Association japonaise du tennis l'avait délégué officiellement pour concourir, en 1934, dans le championnat européen de la Coupe Davis. C'est-à-dire qu'il se trouvait dans la situation d'un athlète en service commandé, ayant à lutter pour l'honneur de son pays. Il s'embarqua. Il était désespéré.

Il abandonnait Sana Okada, une jeune championne de tennis qu'il voulait épouser. En outre, il se trouvait déprimé, incapable de vaincre. Par deux fois, il demanda à son association de le libérer de ce qu'il considérait comme un honneur et une charge trop lourds. Il câbla même en pleine mer, disant qu'il comptait débarquer à Singapour et revenir en ferre japonaise. Le radiotélégraphiste du *Hakone-Maru*, le bateau qui l'emmenait, ne lui transmit qu'un nouveau refus.

Son drame devint alors poignant. Il put suivre des yeux, à Singapour, où le *Hakone-Maru* faisait escale, le vapeur où il aurait voulu monter, et qui appareillait pour le Japon. Il fut angoissé, sans doute, et dut prendre, ce jour-là, une décision définitive, mais il ne la confia à personne. On le vit remonter, calme, impassible, souriant, poli comme à l'habitude, à bord du *Hakone-Maru*. Douze heures plus tard, à peine le

chaîne antique. Un nom après bien d'autres noms, car la même année avait vu naître une nouvelle épidémie de *hara-kiri*.

On s'est tué à Yokohama et à Tokio, cause des privations que la crise économique a rendues nécessaires ; on s'est tué par patriotisme, quand les soldats japonais sont allés se battre à Changhaï et dans le Jehel ; on s'est tué, par protestation politique, contre la formation d'un ministère ; par amour par ambition...

Suicides par amour ! Ils revêtent, ici, une forme rare. Il s'en est produit un quelques jours après mon arrivée. Deux jeunes gens que leurs parents empêchaient de se marier se sont unis dans la mort ; c'étaient deux collégiens de Tokio, et ils croyaient encore aux premières amours.

Morts singulières ! Les uns avaient choisi pour mourir la tradition antique du *sabur* de Samourai ; mais d'autres, plus nombreux, avaient modernisé leur suicide, allant se jeter dans les immenses chutes du Kegon, près de Nikko, tel un universitaire infortuné qui se crut perdu d'honneur pour avoir échoué à un examen, et dont l'exemple fut aussitôt suivi par plus de vingt autres étudiants.

On en vit beaucoup d'autres au temple de Shimizu, à Kyoto... C'est un temple célèbre par le gouffre au bord duquel il est édifié. Ses terrasses se dressent, là, sur de gigantesques pilotis. On y vient mourir, comme on vient mourir au passage à niveau de Kobé, où tant de malheureux se jettent sur les trains, qu'une philanthrope y a fait apposer un écriteau invitant les désespérés à solliciter son secours avant d'attendre leurs jours !

Folie ? Elle prend une forme si redoutable, parfois, qu'on se demande quelles impulsions effrénées, quelle ferveur quasi hystérique animent les petits hommes jaunes, réservés, impassibles, pour provoquer aussi facilement, dans leur esprit et leur cœur, le vertige de la mort.

Elle est poussée si loin qu'on en arrive à voir, au Japon, un spectacle inouï : un pèlerinage en masse des candidats à la mort, dans l'île d'Oshima, vers le cratère des balaustes, le mont Minara-San, le volcan des suicides.

Les visiteurs louent des ânes, des chevaux, voire des chameaux, qu'une agence de tourisme a fait amener là du désert de Golfe.

La mode de se donner la mort en se jetant dans un volcan est peut-être venue d'Hawaï. Il y a peu de temps, un indigène hawaïen, obéissant sans doute à un rite antique, se précipita dans le grand volcan de l'île, le Kilanea, tenant dans ses bras son amante infidèle qu'il venait d'égorger. On donne des détails sur son sacrifice macabre. Il était arrivé au pied du volcan dans une torpédo maculée du sang de sa victime. La foule se porta vers le cratère de la vengeance — c'est ainsi qu'on appela le volcan Kilanea. On put voir, avec de puissantes lunettes, à

dessein, ils se sont contentés de jeter dans le volcan des suicides deux grosses pierres qui symboliseront leurs âmes unies... »

Sans doute, les humoristes japonais ne ménagent pas leurs sarcasmes aux holo-caustes avortés « à la dernière minute ». Mais, dans bien des cas, les suicides du Mihara-San ne prêtent point à rire...

Le volcan des suicides attire toujours les héros fatalistes. Il est entouré d'un enclos qui ne peut être franchi qu'avec l'autorisation de la police. Des écriteaux, appo-

ques, nous conduit. Une foule compacte y était, comme moi, venue. Les kimonos des jeunes filles se mêlaient aux robes sombres des femmes, aux vêtements américanisés des « nouveaux Japonais ». Tous allaient et venaient dans la végétation tropicale, aussi riche en couleurs qu'une végétation de paradis.

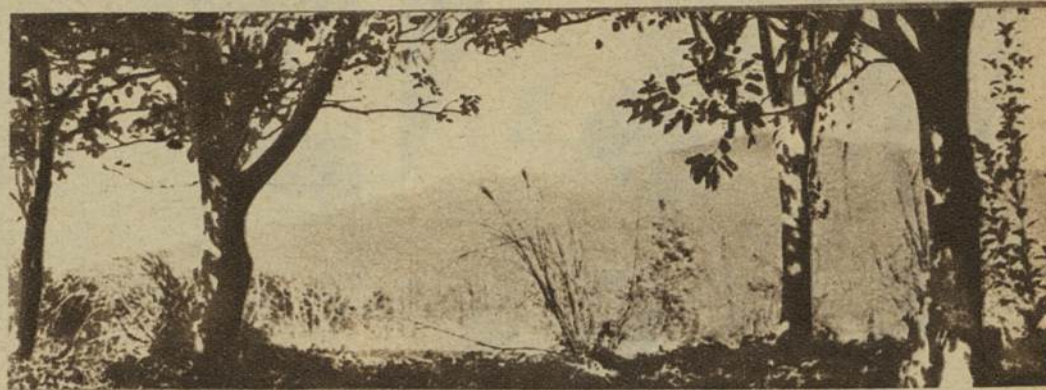
Terre des suicides ! Les filles d'Oshima sont cependant célèbres par leur beauté et la fraîcheur de leur teint, par l'abondance de leur chevelure que l'huile de camélia rend plate et à laquelle elle donne des

taient des inscriptions bouddhiques rappelant le dangereux attrait de ces lieux...

Un vaste champ de lave, absolument nu, nous apparut, paysage lunaire où la silhouette de nos chameaux se découpait comme sur le fond de leur désert natal. Nous fîmes silence. La désolation du champ de lave était impressionnante. Des nuages de soufre s'échappaient de la terre. A perte de vue, la lave, et la lave seule, s'étalait...

J'étais déjà venu là en plein hiver. La neige rendait parfois ce paysage solennel

# LE VOLCAN DES SUICIDES



L'île d'Oshima est envahie par une végétation tropicale : cactus, azalées et camélias, qui transforment cette terre volcanique en une sorte de paradis terrestre.

1.200 pieds de profondeur, les cadavres carbonisés qu'un lourd linéol de fumée enveloppait.

La nouvelle d'Hawaï impressionna fortement les mystiques japonais, et l'épidémie rituelle de suicides prit aussitôt une nouvelle forme. Une jeune fille d'une excellente famille, qui trouvait la vie fade et sans saveur, l'inaugura. Elle se rendit dans l'île de Kiusiu, où s'élève un des plus grands volcans du Japon, le mont Asosan, et se précipita du sommet du mont au fond du cratère.

Depuis, on s'est beaucoup suicidé dans le volcan de l'Asosan. On y est tant venu, que la police a dû dresser des barrages autour du cratère fatal. Mais il n'y a pas que l'Asosan au Japon : le pays compte soixante-trois volcans actifs. L'épidémie enrayée incomplètement dans le Sud — puisqu'on a vu, au début de cet article, que l'officier Matsuoka a pu se jeter dans l'Asosan — a reparu dans le centre du pays. Deux jeunes étudiantes de Tokio, que poussait le curieux et stupide désir d'éclipser les jeunes suicidées de leur classe, à l'Asosan, se rendirent en barque dans l'île d'Oshima et se jetèrent dans le cratère de Mihara-San, autre volcan des suicides, bûcher tragique qui projette sa fumée, ses flammes et sa lave sur des champs d'azalées et des forêts de camélias.

La foule des sacrifiés s'est, dès lors, portée vers Oshima et le Mihara-San. Tous les désespérés de Tokio et de Yokohama se sont retrouvés sur la même route. Les journalistes et les photographes s'y ruèrent. Et, bientôt, au cortège des suicidés, est venu se mêler un étrange cortège de pèlerins sentimentaux, fous et mystiques, avides de sensations fortes et de réclame scandaleuse.

On trouve chaque jour, dans les journaux de Tokio et de Yokohama, des récits de suicides sensationnels, rédigés sous une forme curieuse, bizarre pour l'Europe. Par exemple : « Mlle Matzumaru, âgée de dix-sept ans, élève d'un collège supérieur de Tokio, a tenté de se jeter dans le cratère du Mihara-San, mais elle en fut empêchée à la dernière minute par des amis accourus. » Ou bien encore : « Deux amoureux, débarqués avec une troupe d'excursionnistes dans l'île d'Oshima, formèrent le projet de se suicider sur le mont Mihara-San, mais, au dernier moment, ayant renoncé à leur

sés bien en vue dans cet enclos, font savoir aux promeneurs que toute tentative de suicide, tout accident, doit être immédiatement signalé aux autorités. Rien n'y fait. Malgré ces précautions, on enregistre en moyenne deux suicides par jour.

■ ■ ■

Je suis allé au volcan des suicides. L'île pittoresque d'Oshima, située dans le golfe de Tokio, est d'une splendeur fascinante.

Au milieu des champs d'azalées et des forêts de camélias, le volcan des suicides dresse sa haute tête, toujours couronnée de fumée et de flammes. En face, séparé par un bras de mer, le mont sacré du Japon, le Fugi-San, adoré comme un dieu, étale sa chaîne immense...

Un « sampan », barque aux lignes archai-

reflets roussâtres. Elles portaient le kimono en coton bleu, particulier à Oshima, et, seules, de légères sandales retenaient leurs pieds sur le sol fleuri.

On va au volcan des suicides à dos d'âne ou à cheval, selon la monture qui reste libre. On y va même à dos de chameau, car une agence de tourisme a amené quelques-uns de ces animaux du désert de Gobi, en Mongolie, pour donner plus de pittoresque à l'excursion. Je fis comme les autres touristes. Au fur et à mesure que nous avançons dans le pays, le paysage devenait plus brutal; les fleurs disparaissaient de la terre. Aux maisons succédaient des huttes de bois qui remplaçaient d'autres huttes brûlées. Les dernières huttes que nous rencontrâmes nous impressionnèrent fort. Elles por-

comme un camp de jugement dernier, encore plus étrange et plus désolé.

Je regardai mes compagnons. Leur âme nippone leur faisait doser avec une subtilité étrange la gamme de leurs sensations. Ils avaient goûté visiblement une grande volupté dans la traversée du paradis terrestre d'Oshima, si riche en fleurs rares, avec ses filles riantes; ils goûtaient plus encore, maintenant, la terre maudite, hantée par la mort !

Mes nerfs d'Occidental me faisaient mal. Pouvais-je oublier, dans ce macabre pèlerinage, que six cents Occidentaux avaient péri l'année précédente dans les gouffres du Mihara-San ! Mes compagnons, quand on leur apprit cela, parurent éprouver une excitation collective. Ils avaient hâte de se rapprocher du gouffre. Ils escaladèrent à la course les flancs du cratère. La police voulut les empêcher de s'approcher à plus de vingt mètres du cône de flammes et de feu. L'attrait de la curiosité fut le plus fort. Des jeunes filles réussirent à franchir le cordon de police. Elles se précipitèrent vers le cratère de la mort. Je les suivis. La lourde fumée qui s'en échappait empoisonnait mon souffle, troublait mes idées, faisait chavirer mon esprit et mon corps dans l'intoxication d'une griserie morbide. Nous nous penchâmes sur le gouffre infernal...

Les jeunes Japonaises y jetèrent des branches fleuries. En les voyant, on se demandait combien d'entre elles allaient être prises par l'appel du dieu de la mort, combien d'entre elles avaient décidé de ne plus revenir vers les bois de camélias en fleurs...

Roy PINKER.



Aux dernières étapes, le paysage, fait de lave, devient de plus en plus lugubre.



Il n'était question, dans les salons de couture les plus huppés, que de la vogue de Mme Caparutti.



Ancienne fille de ferme dans l'Hérault, Lucie Jonquille mit le cap sur Paris où elle s'installa avenue des Champs-Élysées.



Lapseudo Mme de Paderni inventa le moyen le plus usité, depuis, de voler les grands bijoutiers.

# BRELAN D'AVENTURIÈRES

## Mme Caparutti, couturière.

Une haute couture de Paris, qui a plus d'un titre à la renommée mondiale, se souvient-elle qu'elle servit, à sa naissance, de prétexte à la plus habile des coquines du siècle passé ?

Les légendes des escrocs s'éteignent vite. L'incroyable aventure de Mme Caparutti est pourtant d'hier. Elle n'est vieille que de cinquante ans.

En l'an de grâce 1886, Paris, débarrassé des souvenirs de la guerre, renaissait à l'élégance, au bon ton, et cultivait le goût des robes.

On parlait beaucoup de la mode. Il n'était question dans les salons les plus huppés que d'une certaine Mme Caparutti, couturière attitrée des cours de Russie, de Danemark et de Grèce.

Ainsi s'était présentée l'aventurière. C'était une femme élégante, solide, une vraie cariatide, qui parlait avec autorité.

Dès qu'elle eut établi sa réputation de couturière royale, elle ouvrit avec une publicité tapageuse une maison de couture. Tout de suite — car ce n'était pas le commerce qui l'intéressait — elle mit en action son plan : des fausses commandes lui ouvrirent des crédits, les crédits lui permirent de faire croire à une fabuleuse prospérité et attirèrent des commanditaires.

En quelques années, Mme Caparutti récolta, dit-on, cinq ou six millions. Elle eut des clientes, d'ailleurs, et l'imposture finit

presque par devenir vérité. Son astuce, son habileté publicitaire lui valurent des commandes impériales, ainsi qu'en atteste cette lettre, ou plutôt cette confession.

Fière de ses exploits, Mme Caparutti écrivait, en effet, de Russie, à une de ses amies :

« Napoléon n'a pas dû étudier avec plus de soin ses plans de bataille que je n'étudie les miens. Il me faut du génie pour me diriger dans le labyrinthe où je marche ici. L'Impératrice est parfaite pour moi et j'arrive, petit à petit, à pouvoir parler. »

« Elle ne peut revenir de l'étonnement où je l'ai mise en disant que les factures d'octobre n'étaient pas payées. J'ai parlé de mes embarras, de mes difficultés, et j'ai vu le moment où elle allait me donner un chèque de 100.000 francs. »

Comme Thérèse Humbert, mais avant elle, l'illustre couturière avait son coffre-fort.

Tout de même, prêteurs de fonds et commanditaires perdirent patience.

Mais Mme Caparutti, ayant prévu le désastre, avait disparu à temps.

On vendit ce qu'elle possédait... frauduleusement. Et, parmi les toilettes offertes à l'encan de l'Hôtel des Ventes, figurait un manteau d'une valeur de 200.000 francs, destiné, croit-on, à l'Impératrice de Russie.

Plus personne n'entendit parler de la grande couturière. Il y a, sur sa fin misérable prématurée, plusieurs versions. Écoutez celle de ses amis qui la disent morte à Saint-Petersbourg en 1892 ; six ans seulement séparaient pour elle Austerlitz de Waterloo.

## Lucie Jonquille, ou l'ingénieuse fille de ferme

Elle ne commit, celle-là, d'abord que de vagues larcins. Fille de cultivateurs du Loiret, elle servait dans l'Hérault ses maîtres à sa manière. Sa vocation d'aventurière de haut vol ne devait surgir que plus tard, quand elle eut trente-cinq ans. Lucie Jonquille sortait de la prison de Montpellier, décidée à tout entreprendre pour conquérir sinon le monde, du moins la fortune.

Est-ce en prison qu'elle conçut ce plan génial, cette vaste escroquerie qui devait servir de modèle peu après à Thérèse Humbert ?

Lucie Jonquille met le cap sur Paris. Tout de suite elle s'installa dans un appartement richement meublé de l'avenue des Champs-Élysées.

La voilà fringante, éblouissante. Elle s'appelle non plus Lucie Jonquille, mais comtesse de Loisy.

D'ailleurs, elle est à son gré trois fois comtesse et ne se prétend pas seulement de Loisy, mais aussi comtesse de Novy et comtesse de Chalcon.

Nous sommes en 1896. Il y a trente-six ans seulement.

La comtesse, qui mène grand train, ne se refuse aucun luxe, possède même un professeur d'équitation.

Elle a des difficultés d'argent, mais elles

sont provisoires. Pensez ! Les héritages qu'elle attend lui permettront de dédommager largement ses créanciers.

A tout instant, elle recevait des télégrammes, des inventaires, des expertises. Si elle empruntait, les usuriers n'avaient pas à s'inquiéter, il y avait des garanties combien nombreuses !

Ingénieusement, Lucie Jonquille avait inventé un faux notaire, un faux avocat, un faux huissier et même un faux mari !

C'était ce sacré mari, cet insaisissable mari qui entravait, par mauvaise volonté, le règlement des successions. Il était même exigeant, réclamait de l'argent pour signer des pièces.

Il y eut des dupes pendant un an. Dès les premières plaintes, la police découvrit que papiers d'huissiers, dépêches, mémoires et lettres du mari étaient dus à l'ingéniosité de la fausse comtesse.

Lucie Jonquille fut arrêtée en 1897 et condamnée à quatre ans de prison.

C'est d'elle que Victorien Sardou reçut un jour ce billet. Elle venait d'être libérée :

« Je vous prie de vouloir bien me recevoir. Vous pourriez peut-être me sauver et faire de moi une comédienne de talent. »

« J'ai tellement joué la comédie dans le monde, que je ne désespère pas de la jouer mieux sur la scène. »

## L'arrogante Mme de Paderni

Elle s'appelait simplement Reine Boyer. En 1866, elle tenait encore un petit magasin de lingerie, rue Saint-Lazare. C'est à quarante-trois ans qu'elle se révéla aventurière ambitieuse et qu'elle inventa la manière la plus souvent usitée depuis de voler les grands bijoutiers.

Ce sont des dettes qui firent perdre la tête à Reine Boyer, alors qu'elle dirigeait un établissement d'hydrothérapie, à Bellevue.

Elle commença par se faire livrer des marchandises qu'elle engageait ensuite au Mont-de-Piété : la carambouille, quoi, en 1869, déjà !

Puis elle s'enhardit, trouva l'argent mal acquis très agréable, tout au moins par sa profusion. Ce fut dès lors l'attaque des bijoutiers.

Reine Boyer louait un luxueux coupé et se faisait conduire chez l'un des joailliers les plus réputés de la capitale.

Élégante, plus très jeune, respectable, ayant, en somme, passé l'âge des folies, elle imposait le respect.

Ayant été jadis commerçante, elle imitait à merveille les clientes de choix. Elle n'avait envie de rien, faisait la moue, trouvait tout ou trop cher ou trop laid.

Cette science de la comédie trompait le négociant qui s'empressait à ouvrir tous ses trésors. S'il avait du personnel, les exigences de la fastueuse cliente l'employaient au complet à toutes sortes de recherches.

Enfin, elle se décidait, choisissait des bijoux, faisait une commande importante et donnait cette adresse :

Mme de Paderni, 135, avenue des Champs-Élysées.

Le bijoutier s'inclinait. La journée était bonne. Hélas ! A l'endroit indiqué, on ignorait Mme de Paderni.

Tout d'abord, le négociant ne comprenait pas la raison de cette plaisanterie. Cependant, s'il avait en rentrant la curiosité de faire l'inventaire de sa marchandise, il s'apercevait de la disparition inexplicable d'un bijou de prix.

Reconnue un jour, avenue du Bois, par un plaignant, Reine Boyer fut arrêtée.

Elle protesta, joua l'indignée, cita des grands noms, menaça.

Puis, ne pouvant plus nier, après une perquisition fructueuse faite à son domicile, elle s'effondra en larmes.

Le soir, à la prison de Saint-Lazare, elle essaya de s'étouffer avec sa chemise. Sa co-détenue se battit avec elle pour l'empêcher de mourir.

Reine Boyer, première carambouilleuse, comparut devant le tribunal et fut condamnée à un an de prison.

Cette leçon sans doute lui suffit-elle. Libérée, celle-là du moins sut se faire oublier.

Les mieux renseignés disent d'elle qu'elle finit ses jours sous les traits d'une mercière provinciale, d'une vieille et vertueuse femme.

Pourquoi pas ?

Stéphane MANIER.



Mme Caparutti s'était présentée comme la fournisseuse attitrée de l'Impératrice de Russie (ci-dessus)



Lucie Jonquille sollicita Victorien Sardou (ci-dessus) de bien vouloir l'aider à « jouer la comédie ».



*Le premier hebdomadaire des faits-divers*

7<sup>e</sup> Année - N° 288

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

3 Mai 1934

# DÉTECTIVE

## VOLCAN DES SUICIDES

Lire, pages 12 et 13, le pittoresque reportage  
de notre envoyé spécial au Japon, Roy Pinker.

